

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **XI**, 5.

---

# LA CINQUIÈME DÉCLINAISON LATINE

PAR

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1926



## I.

**I.** Les opinions des linguistes sur l'origine de la cinquième déclinaison latine ont varié assez sensiblement.

Pour Rask, *Undersøgelse om det gamle Nordiske Sprogs Oprindelse*, p. (174—)176, la cinquième déclinaison latine était »irrégulière«, parce qu'elle ne rentrait pas dans le système de flexion que Rask croyait apercevoir dans les langues indo-européennes. En effet, on sait que Rask admettait dans la déclinaison une distinction fondamentale entre une flexion plus simple ou »ouverte« et une flexion plus compliquée ou »fermée«, et qu'il subdivisait ces deux grandes catégories d'après le critère du genre, en constatant dans la flexion ouverte une tripartition (déclinaison des neutres, des masculins et des féminins) et dans la flexion fermée une bipartition (sans différence de forme entre le masculin et le féminin). La première division de Rask était correcte; car, après tout, c'est la même division que nous pratiquons aujourd'hui sous la dénomination de flexion thématique et flexion athématique (seulement on peut regretter que Rask n'ait pas su appliquer son système dans un sens historique aux langues slaves et aux langues germaniques). Mais c'était une erreur que d'attribuer à la distinction du masculin et du féminin une influence sur la déclinaison (en confondant les éléments de la déclinaison avec les éléments de la formation des thèmes). Rask, qui, en 1814, ne possédait pas encore une connaissance du

sanskrit, analysait erronément  $\xi\acute{o}\lambda\text{-ov}$ ,  $\lambda\acute{\iota}\theta\text{-oc}$  (tout en coupant correctement *pisci-s*, *fructu-s*) et voyait dans la première déclinaison latine une subdivision de la flexion »ouverte« en regardant l'élément  $\bar{a}$  comme analogue à l'élément  $-o-$  (mal interprété) de la deuxième déclinaison au lieu de le comparer aux éléments  $-i-$  et  $-u-$  de la troisième et quatrième déclinaison. L'erreur est compréhensible, si on tient compte des multiples influences mutuelles qui ont fini par donner à la première et deuxième déclinaison un air de jumelles<sup>1</sup> dont il n'était pas aisé, sans l'aide du sanskrit, de deviner le caractère secondaire. Quant à la cinquième déclinaison, Rask ne pouvait pas manquer de voir que la voyelle  $\bar{e}-$  y était »væsentlich« (essentielle; c'est-à-dire qu'elle appartenait au thème); il fallait donc ranger la cinquième déclinaison dans la flexion »fermée«. Mais par son caractère apparemment féminin elle se distinguait si fortement des autres types de la flexion »fermée« qu'elle devait paraître irrégulière. Évidemment Rask a pensé qu'elle était d'origine secondaire, bien qu'il ne nous en ait pas indiqué la source.

**2.** Guidés par le sanskrit, les grands linguistes allemands de la première période des études indo-européennes ont évité, ça va sans dire, l'erreur de Rask<sup>2</sup>). De leur côté

<sup>1</sup> »Die  $\bar{a}$ -feminina gehören principiell zu  $o$ -stämmen, d. i. zur thematischen classe« W. Neisser, BB XX 48 (1894). Encore Brugmann, Grundr.<sup>2</sup> II 1, 148 ss., a traité ensemble les suffixes  $-o-$  et  $\bar{a}-$ , ce qui, du reste, nuit grandement à son exposition.

<sup>2</sup> Il faut avouer néanmoins que l'arrangement des thèmes chez Schleicher (Compendium p. 420—424; 1—5: thèmes en consonne; 6—9: thèmes en diphthongue, en  $\bar{u}-$  ou  $\bar{i}-$ , en  $-u-$ , en  $-i-$ ; 10: thèmes en  $-a-$  et  $\bar{a}-$ , c'est-à-d. la deuxième et la première déclinaison) prête à la même critique que le système de Rask; il est bien inférieur à l'arrangement qu'on trouve chez Bopp.

ils ont vu dans la cinquième déclinaison une variation phonétiquement altérée de la première déclinaison. C'était là une opinion tout à fait naturelle à l'époque où le système triparti des voyelles ouvertes *e, a, o* (*ē, ā, ō*) qu'on observait en grec et en latin était censé être le résultat d'une scission de l'*a* (*ā*) unique des langues ariennes. Dès lors la question se posait, pourquoi quelquefois les désinences de la cinquième déclinaison différaient de celles de la première déclinaison. Dans la plupart des cas la réponse était facile: c'était la cinquième déclinaison qui avait conservé les désinences primordiales, tandis que la première déclinaison avait innové. C'est ce que Bopp constatait avec raison pour le nominatif du pluriel (*faciēs : terrae*), Vergl. Gramm. p. 263. La seule difficulté était le nominatif du singulier (*faciēs : terra*). Mais ici encore Bopp croyait pouvoir appliquer la même interprétation. »Was das *s* im Singular anbelangt, so ist es, wenn die Identität mit der ersten Decl. gegründet ist, eine grosse Merkwürdigkeit, und Formen wie *species, canities* erscheinen als wahre sprachliche Patriarchen; denn das Sanskrit zeigt, wie das Zend, Griechische, Gothische, Litthauische, die Abwesenheit des Nominativzeichens in den entsprechenden weiblichen Stämmen auf *a*. Ich habe indessen die Aufhebung des Nominativzeichens und die vollkommene Gleichsetzung mit der Grundform in *sutā* Tochter und ähnlichen Wörtern niemals für ursprünglich gehalten, wenn gleich für sehr tief in die Nacht ferner Vergangenheit sich verlierend. Da aber das Lateinische auch in einigen anderen Punkten der Grammatik Alterthümlicheres zeigt, als das Sanskrit und Griechische . . ., so kann ich in der Erhaltung des Nominativzeichens in der fünften Declination keinen entscheidenden

Grund finden gegen ihre ursprüngliche Identität mit der ersten« (Vergl. Gramm. p. 142).

On s'attendra à trouver les mêmes opinions chez Schleicher, qui partait des mêmes prémisses que Bopp. Schleicher avait les mêmes théories que Bopp sur le système primitif des voyelles, et comme Bopp il était persuadé que tout nominatif du masculin ou du féminin avait possédé dès l'origine le signe du nominatif *s* (Compendium p. 425). Néanmoins Schleicher explique le *s* de *faciēs* (nom. sing.) d'une autre manière que Bopp, en y voyant le résultat de l'influence analogique d'autres thèmes tels que *diēs* ou *nūbēs*, qu'il compare à sanskr. *nabhas* (Compendium<sup>1</sup> p. 428; mais Compendium<sup>2</sup> 530 Schleicher donne le choix entre l'explication par analogie et la comparaison avec le -s de sanskr. *siñhī-ś* etc.).

**3.** Ainsi Schleicher s'était déjà éloigné un peu de la manière de voir de Bopp et s'était trouvé enclin à constater une irrégularité morphologique, une innovation, du moins dans le nominatif du singulier de la cinquième déclinaison. Et il n'était que tout à fait naturel que cette déclinaison inspirât encore plus de méfiance aux linguistes de la nouvelle période des études indo-européennes pour qui un *ē* n'était plus identique (historiquement) à un *ā*.

En effet, il y avait toute une série de circonstances qui pouvaient inspirer la méfiance. 1) On ne trouvait pas de déclinaison correspondante ni en grec ni en sanskrit; les deux langues qui avaient le mieux conservé le caractère primitif de l'indo-européen ignoraient la cinquième déclinaison. 2) Les seuls mots qui en latin classique avaient une déclinaison complète selon le paradigme en *-ē-* étaient *rēs* et *diēs*. Or ces deux mots n'étaient pas, dès l'origine,

des thèmes en  $-ē-$ ; cf. sanskr.  $rā-s$  'richesse', nom. plur.  $rāy-as$ , et  $dyāu-ś$  'ciel', acc.  $dyā-m$ . 3) Le flottement entre des formes telles que *luxuriēs* et *luxuria* etc. pouvait bien suggérer l'idée qu'une série de formes en  $-ē-$  reposaient sur une altération de formes plus primitives en  $-ā-$ . 4) La juxtaposition de *plēbēs* et gr.  $πληθους$ , de *sēdēs* (3. décl.) et gr.  $ἔδος$  (cf. *nūbēs* : skr. *nabhas* chez Schleicher) militait en faveur de l'hypothèse qu'une partie des mots de la cinquième déclinaison devaient leur origine à une altération d'anciens thèmes en  $-s-$ . 5) Il y avait dans la troisième déclinaison des mots en  $-ē-s$  qui avaient l'air de thèmes en  $-i-$  avec le degré long ( $-ēi-$ , d'où  $-ē-$ ) de la dernière syllabe au nominatif (*vulpē-s*, gén. pl. *vulpi-um*). Il était séduisant d'en conclure (vu le flottement entre la troisième et la cinquième déclinaison dont *plēbēs* est l'exemple le plus précieux) qu'il était permis en outre de mettre à contribution pour l'explication de la cinquième déclinaison certains thèmes en  $-i-$ .

Par cette voie on aboutissait naturellement à l'hypothèse de l'inexistence primitive de la cinquième déclinaison; et si je ne me trompe pas, la théorie qui n'y voyait qu'une sorte de pièce de décharge au contenu tout à fait hétérogène, était très répandue au commencement de la nouvelle période de la linguistique indo-européenne.

4. Néanmoins le premier (et jusqu'ici le seul) grand manuel de cette période, l'admirable Grundriss de Brugmann, avait adopté la théorie contraire, la théorie de l'antiquité de la cinquième déclinaison. On trouve l'opinion que Brugmann professait en 1889—1890, dans la première édition de son Grundriss II, p. 313 ss., p. 526—527, p. 740—741. Il ressort de ces passages que Brugmann n'admettait

pas alors de thèmes en  $-\bar{e}$ - pur, mais seulement des thèmes en  $-j\bar{e}$ -. Pour cette fin de thème  $-j\bar{e}$ - il admettait une alternance régulière avec  $-\bar{i}$ -, et il était très enclin à supposer que l' $-\bar{i}$ - suffixal des noms était toujours le degré réduit de  $-j\bar{e}$ -, bien qu'il ne dissimule pas la possibilité d'admettre en outre une alternance  $-\bar{i}$ - :  $-j\bar{a}$ -. Quant au  $-s$  du nom. sing. (*faciē-s*), il adopte la première explication de Schleicher, l'explication analogique, et rejette tacitement la comparaison avec sanskr. *simhī-ś* (qui pour Brugmann, du temps de la première édition de son Grundriss, n'était qu'une création analogique tardive).

Dans la seconde édition du Grundriss (II 1, 1906; II 2, 1911) Brugmann a modifié sa doctrine assez considérablement. Au premier coup d'œil on a l'impression que les changements sont en faveur de l'antiquité de la cinquième déclinaison. Car Brugmann admet à présent l'existence primitive non seulement de thèmes en  $-j\bar{e}$ -, mais aussi de thèmes en  $-\bar{e}$ - pur (*fide-s* II 1, p. 220). Il y ajoute le type *sēdē-s* de la troisième déclinaison en rejetant avec raison la théorie qui y voyait des thèmes en  $-s$ -. En appui de l'existence de thèmes en  $-\bar{e}$ - pur, Brugmann invoque le témoignage du grec (*χοή*) et du sanskrit (*psā* 'le manger', dont l' $-\bar{a}$  représente un  $-\bar{e}$  indo-européen, cf. gr. *ψῆ* 'il gratte' etc., II 1, p. 222). Du reste c'est surtout le balte qui, dans la seconde édition du Grundriss comme dans la première, concourt avec l'italique pour fournir les matériaux pour l'histoire des thèmes en  $-\bar{e}$ -. Mais Brugmann a introduit dans sa doctrine d'autres changements, dont quelques-uns sont de nature à affaiblir la persuasion de l'antiquité de la cinquième déclinaison. Il admet sans réserve, dans la seconde édition, l'alternance suffixale  $-\bar{i}$ - :  $-j\bar{a}$ - (ce qu'on ne peut que louer), et il en tire la conséquence



(qui, à vrai dire, n'était pas nécessaire) d'éliminer presque complètement l'idée d'une alternance  $-i-$  :  $-jē-$  dans la fin de thème des noms (ce n'est que II 1, p. 223, qu'il fait timidement allusion à la possibilité d'une telle alternance). Il s'ensuit que bien qu'il reconnaisse à présent l'antiquité du type *siñhī-š* (II 1, p. 208 ss.), ce type ne joue, pas plus que dans la première édition, aucun rôle pour l'explication du nom. sing. *faciē-s*. Brugmann conclut de lit. *žēmė* 'terre' que le  $-s$  de lat. *faciē-s* doit être analogique (II 1, p. 223; II 2, p. 125). Du reste il n'ose donner un paradigme complet des thèmes en  $-ē-$ , qui par conséquent ne sont pas représentés dans les tableaux synoptiques de II 2, p. 282—301. Mais l'intonation douce de l' $-ē$  du nominatif lituanien lui inspire l'idée malheureuse de voir dans l' $-ē-$  une forme affaiblie de  $-ēi-$ ; et comme il admet que cette diphthongue pouvait alterner avec un  $-i-$  bref (II 1, p. 220), on entrevoit de nouveau la possibilité de considérer comme thèmes en  $-i-$  les mots en  $-ē-s$  de la troisième déclinaison. Dès lors ils ne serviraient plus à appuyer la théorie de l'antiquité des thèmes nominaux en  $-ē-$ ; bien plutôt, ils pourraient contribuer à détruire la confiance en cette doctrine.

**5.** Mais voilà qu'en 1914 une attaque des plus sérieuses a été portée à toute la théorie des thèmes nominaux en  $-ē-$ . C'est M. Ferdinand Sommer qui dans son livre »Die indogermanischen *iā-* und *io-*Stämme im Baltischen« s'est efforcé de démontrer l'origine secondaire de la déclinaison baltique en  $-ē-$ . Selon M. Sommer l' $-ē$  du type lituanien *žēmė* repose sur une contraction de *ijā*, et c'est cette contraction qui explique l'intonation douce de la désinence du nominatif (*žēmė* 'terre', *pelė* 'souris'; en effet cette explication du circonflexe vaut infiniment mieux que l'hypo-

thèse approuvée par Brugmann, qui y voit la trace de la perte pré-indo-européenne d'un *i* après l'*ē*). En même temps, dans la seconde édition de sa grammaire latine, M. Sommer prend une attitude non moins sceptique vis-à-vis la cinquième déclinaison latine, qui pour lui est un ramas d'éléments hétérogènes. Si cette déclinaison est défectueuse, ce n'est pas, selon M. Sommer, qu'on se trouve devant les ruines d'un édifice ancien, mais c'est un édifice moderne qui n'a jamais été achevé. »Ein völliger Ausbau dieses Typus in der Flexion ist nie erfolgt, da im sg. nur der N. A. Ab., im pl. nur der N. A. wirklich lebendig waren, während ein G. D. Ab. pl. in der klassischen Zeit überhaupt nicht existierte, der G. D. sg. über schüchterne Versuche einer Prägung nicht hinausgelangt ist« (Handbuch der lat. Laut- und Formenlehre<sup>2</sup> p. 395).

Si on ajoute à ceci que MM. Meillet et Vendryes dans leur »Traité de grammaire comparée des langues classiques« (1924), p. 448—449, professent une doctrine non moins négative à l'égard de la cinquième déclinaison, il semble qu'on a le droit de dire que, à l'heure qu'il est, c'est l'opinion de Rask qui a prévalu sur l'opinion de Bopp. Pour la plupart des linguistes d'aujourd'hui la cinquième déclinaison est une déclinaison (historiquement) irrégulière.

## II.

**6.** Néanmoins, cette opinion négative ne laisse pas d'être inquiétante. Ni pour le lituanien ni pour le latin les preuves du caractère secondaire de la déclinaison en *-ē-* ne sont tout à fait convaincantes.

Quant au lituanien il faut avouer que la thèse d'une contraction dans le paradigme en *-ē-*, est prouvée à n'en

pas douter. Moi-même, dans les »Prace lingwistyczne ofiarowane Janowi Baudouinowi de Courtenay«, Cracovie 1921, p. 65—68, j'ai appelé l'attention sur un autre exemple d'une contraction semblable. Dans les prétérits du type *laikiaũ*, *laikēi*, *laikē*, *laikēme*, *laikēte*, *laikēva*, *laikēta* (de *laikaũ* 'je tiens', *laikýti*) il y a eu assurément une contraction. C'est ce qui est prouvé par les deux particularités suivantes: 1) Le participe du prétérit de ce type verbal a la forme *laikēs*, gén. *laikiusio*, tandis que le participe des vrais prétérits en *-ē-* a la forme *peikēs*, gén. *peikusio* (de *peikiũ*, 'je blâme', inf. *peikti*). La consonne qui précède l'élément *-us-*, ne serait pas mouillée, si le prétérit *laikē* n'avait pas contenu un *-i-* correspondant à l'*-y-* de l'infinitif. 2) L'accent d'un prétérit du type verbal *laikýti* diffère de l'accent des vrais prétérits en *-ē-*: *iš-peikē* 'il a accablé d'injures', mais *iš-laikē* 'il a conservé'. La règle d'accent est la même pour le prétérit du type *laikýti* et pour tous les prétérits en *-ā-* (*iš-liko* 'il est resté', de *iš-liekũ* 'je reste'). Il faut en conclure que *laikē* est issu de *\*loik<sup>u</sup>ijā-t*.

Mais il ne s'ensuit pas que *ijā* soit devenu *ē* en toute position. Au contraire, tout porte à croire qu'une partie du paradigme du prétérit *laikiaũ* etc. est analogique. C'est ce qu'a souligné un des maîtres de la linguistique baltique, M. J. Endzelin, dans une lettre qu'il m'a envoyée le 5 mars 1922 en réponse à mon article. »Dass neben *sakā-* (in li. *sākome*) und *sakī-* (in li. *sakýti*) noch ein *sakē-* anzunehmen ist, glaube ich auch nicht; Ihre zwei Argumente dagegen sind entscheidend. Aber daraus folgt noch nicht, dass *sakē-* aus *sakijā-* rein lautlich entstanden ist. Die III p. *sākē* ist wahrscheinlich eine Neubildung für *\*sākio* (aus *\*sakijā-t*) zur I p. s. *sakiaũ* (aus *\*sakijaũ*) und II p. s. *sakēi* aus *sakiaĩ* (aus *\*sakijai*) nach dem Muster z. B. von *sēkē*: *sekiaũ*, *sekeĩ*«.

Cf. Endzelin, *AfslPh.* 38, 281, *Lett. Gr.* p. 680 s. Comme on le voit, M. Endzelin va jusqu'à nier le caractère phonétique de la troisième personne du singulier *laikè*, et en effet il peut invoquer pour sa manière de voir le gén. *gaĩdžio* de *gaidĩs* 'coq' (thème contracte, nom. \**-įjo-s*, gén. \**-įjād*). On peut objecter qu'il est possible sans doute de renverser la raison et de voir dans *gaĩdžio* une formation analogique et dans *laikè* le résultat de l'évolution phonétique non-troublée. Mais pour les formes du pluriel et du duel (*laikème*, *laikèva* etc.) il sera, je crois, tout à fait inévitable de s'en tenir à l'explication analogique. Ainsi le fait reste que le paradigme *laikiaũ*, *laikè*, *laikème* n'a pu se développer que grâce à la circonstance qu'il existait déjà un paradigme contenant un *-ē-* étymologiquement ancien (*sekiaũ*, *sėkė*, *sėkème*, de *sėkti* 'suivre' etc.).

De la même manière il semble impossible d'admettre que la déclinaison lituanienne en *-ē-* repose exclusivement sur une contraction phonétique de *ijā*. Quelle que soit la formule exacte de la loi phonétique de la contraction, il restera des cas qu'il n'est pas possible d'expliquer par cette loi. M. Sommer est bien enclin à chercher dans le paradigme de *didė* 'grande' (masc. *didis*) la règle ancienne de la répartition de *ė* et *io* : nom. *didė*, mais avec l'article *didžio-ji*, acc. *didę*, instr. *didė*, dat. *didei*, gén. *didžiōs*, loc. *didžiojė*, plur. *didžios*, *didės*, *didžiomis*, *didžiōms*, *didžių*, *didžiosė*, duel *didi*, *didžiōm*, *didžiōm*. Et cette manière de voir peut bien être correcte; les doutes que j'avais exprimés à cet égard dans l'article cité, me semblent à présent peu graves. Mais dès lors la déclinaison des mots qui comme *žėmė* présentent *ė* dans tous les cas (instr. pl. *žėmėmis* etc.), ne peut être le résultat de la loi phonétique du traitement du groupe *-ijā-*. Or si nous y voyons l'effet de l'analogie,

il faut qu'il ait existé un modèle sur lequel une telle déclinaison pouvait se former, c'est-à-dire qu'il a dû exister des thèmes contenant un *-ē-* étymologiquement ancien. On pourrait même voir précisément dans *žēmė* un des mots-modèles et éviter ainsi les grandes difficultés qu'éprouve M. Sommer, p. 72 ss., à expliquer *žēmė* d'un prototype semblable à celui de *žinià* 'avis', *valià* 'volonté, permission'. Mais s'il est vraisemblable qu'il y a eu, dès l'origine, des thèmes lituaniens en *-ē-*, il faut ajouter tout de suite que cet *-ē-* a toujours dû être précédé par *-i-*, de sorte que la fin de thème aura été *-ijē-*. C'est ce qu'il faut conclure du nominatif du singulier, qui présente toujours l'intonation douce, et du génitif du pluriel en *-iū* (*žēmė*, *žėmiū*). Mais ce n'est là peut-être que la dernière phase du développement; à une époque plus ancienne auront pu exister, à côté des thèmes en *-ijē-*, des thèmes en *-ē-* pur, qui, après s'être, dans certain cas, confondus phonétiquement avec les mots en *ijē-*, ont fini par tomber tout à fait sous l'influence de la catégorie plus nombreuse. [A la rigueur l'accentuation de l'instr. sing. *žemė*, de l'acc. pl. *žemės* et du nom. acc. duel *žemì* pourrait être une trace de l'influence des thèmes en *-ē-* pur, influence qu'ils auraient exercée avant de disparaître. Mais d'autres explications de cette accentuation sont également possibles.]

D'après ce qui précède on pourrait poser pour le lituanien trois paradigmes anciens: 1) nom. *-ia*, gén. *-ios* (*žinià*); 2) nom. sing. *-ė*, mais dans certains autres cas *-io* (*aviėtė* 'framboise', nom. pl. *aviėčios*); 3) nom. *-ė*, les autres cas *-ė-* (*žēmė*). Le premier paradigme supposerait une désinence indo-européenne *-jā-*, le deuxième *-ijā-* (il ne me semble nullement prouvé que *-j-* et *-ij-* se soient confondus sans reste en lituanien), le troisième *-ijē-*, *-ē-*. Mais alors il faut admettre que ces trois paradigmes se sont fortement entremêlés. En règle générale c'est sans doute *-ė*, *-ė-* qui a empiété sur *-ia*, *-io-*: mais quelquefois l'inverse semble

avoir eu lieu. Ainsi la forme *gìria* 'forêt' (Sommer p. 44) ne peut être ancienne; l'accent témoigne de l'existence réelle de la forme *gìrè* donnée par les lexiques (Juškevič p. 436 accentue *gìrià*). On peut se demander de même s'il ne faut pas chercher dans *pradžìa* 'commencement' (Sommer p. 114) tout simplement le thème de *pra-dé-ti* 'commencer' sans aucun élément formatif.

7. S'il est difficile de se passer d'une catégorie primitive de thèmes en *-ē-* pour l'explication de la déclinaison lituanienne, il est encore plus difficile de s'en passer pour le latin.

Si la cinquième déclinaison existait de toute antiquité, on comprend aisément qu'elle pouvait attirer quelques mots dont la constitution phonétique primitive était différente. Elle pouvait attirer *rē-s* (thème \**rēi-*), parce que quelques formes de ce mot avaient présenté, dès l'époque de l'indo-européen, un thème affaibli *rē-* (lat. nom. sing. *rē-s*, dat. abl. plur. *rē-bus*), et parce qu'une série d'autres formes avaient reçu en latin, par la chute d'un *j* entre deux voyelles, l'apparence d'un thème *rē-* (lat. acc. *rem*, dat. *reī*, loc. *rē*, nom. acc. plur. *rēs*). Et la cinquième déclinaison pouvait attirer le mot \**djēu-s*, acc. \**djē-m* 'ciel, jour' à cause de la forme de l'accusatif. Mais si la cinquième déclinaison n'existait pas, on ne comprend pas pourquoi toutes sortes d'éléments hétérogènes auraient conjuré pour former une nouvelle déclinaison. C'est ce que Bopp, *Vergl. Gramm.* p. 143, a déjà très bien dit. »Wenn einige Stämme der dritten Declination, durch Ausstossung eines Consonanten oder einer ganzen Sylbe, in die fünfte gerathen sind, so wollen wir daraus nicht folgern, dass alle Stämme auf *ē* durch solche Verstümmelung entsprungen seien. Wenn QUIET nach Ausstossung des *t* nach der fünften declinirt werden konnte, so musste es schon vorher eine fünfte,

d. h. Stämme auf *ē* gegeben haben, sonst hätte aus QUIET nur ein QUII (*quies, quiis* nach *caedes*) werden können; d. h. es hätte trotz der Ausstossung des *t* in der dritten Declination verharren müssen«. Abstraction faite de la phonétique peu gênée de Bopp, on souscrira encore aujourd'hui sans réserve à ce raisonnement tout à fait logique. La cinquième déclinaison ne peut être un simple ramas fortuit d'éléments hétérogènes; elle suppose un noyau hérité.

On n'objectera pas que l'existence du seul mot *rēs* suffisait comme modèle pour la création d'une nouvelle déclinaison. Il est vrai qu'on pourrait admettre que *rēs* avait pu attirer quelques autres monosyllabes, p. ex. *spēs* (si ce mot a été dès l'origine un thème en *-s* du type *mōs, mōris*, ce qui, malgré l'ancien pluriel *spērēs*, est du reste assez peu vraisemblable). Mais cette voie ne mène guère plus loin. A la rigueur il serait possible d'expliquer le gén. plur. *rērum* par l'influence du soi-disant thème en *s* *spēs*. Mais une telle hypothèse semble avoir été rejetée tacitement par tous les linguistes. Et avec raison. On ne peut douter que ce génitif ne soit une imitation du gén. plur. de la première déclinaison (*mensārum*). Dès lors il est évident, que nous devons chercher le point de départ de la désinence *-ērum* dans le type *faciēs, speciēs, māteriēs*, bien que les génitifs *faciērum, speciērum* etc. n'appartiennent pas à la langue classique (ce qui, du reste, nous oblige à admettre que la flexion des mots de la cinquième déclinaison a été dès l'origine moins défectueuse qu'elle ne l'était à l'époque classique).

D'une façon générale le type *faciēs, māteriēs* joue un rôle si essentiel dans la cinquième déclinaison que la tâche la plus pressante de celui qui nie l'antiquité de cette dé-

clinaison sera de rendre compte du type en *-iē-s*. Or si on suppose que le type *māteriēs* tire son origine du type *māteria*, il faut quelque hypothèse auxiliaire pour expliquer comment ce dernier type pouvait tomber sous l'influence de *rēs*.

On en a proposé deux. M. Sommer, Handb. d. lat. Lautu. Formenl., p. 394, pense que l'acc. du singulier de la catégorie morphologique représentée par sanskr. *dēvī* 'déesse', gén. *dēvyās* (qu'il substitue ainsi à la catégorie *māteria*, substitution qui peut élever des doutes) avait reçu en latin la voyelle *-e-* par un développement phonétique régulier. »Tatsächlich hindert nichts, .. im Acc. sg. den Ausgangspunkt des *e*-Vokalismus zu sehen, indem man *-iēm* .. entweder auf *-iā-m* (daraus *-iām*, weiter *-iem* wie in *cornicen*) oder auf *-iī-m* zum *-ī* des N. mit der Endung der konsonantischen Stämme, woraus urital. *-iēm* .., zurückführt. Letzteres wäre vorzuziehen, wenn die *-iē*-Klasse uritalisch wäre; doch sind die Anzeichen dafür im Osk.-umbr. sehr schwach«. M. Sommer nous laisse donc le choix entre deux formes indo-européennes de la désinence. Pour moi, je pourrais peut-être trouver croyable le prototype *\*-ja-m* (*\*-ija-m?*), quoiqu'elle ne s'harmonie pas très bien, à ce qu'il semble, avec la totalité des faits morphologiques du latin (car si le type *māteria* doit se combiner non pas avec le type indo-européen à nom. *-jā*, gén. *-jās*, mais avec le type reflété par sanskr. *dēvī* 'déesse' ou *jānitri* 'mère', *svādvī* 'douce', il ne faut pas oublier les différences dialectales de l'indo-européen concernant ce type: tandis que le grec présente le degré *-ja-* au nom. et à l'acc., p. ex. dans *γενέτειρα*, *γενέτειραν* ou *ἡδεῖα*, *ἡδεῖαν*, le latin semble avoir eu, comme le sanskrit, le degré *-ī-*, si nous en jugeons d'après *genetrīx* ou *suāvis*). Mais comme M. Sommer l'a lui-même souligné,



le prototype *-ja-m* n'expliquerait pas la flexion en *-ē-* de l'osque et de l'ombrien, dont les traces pour être faibles n'en sont pas moins réelles. Et quant au latin on peut se demander tout d'abord s'il est bien sûr que la fin de mot *-ja-m* aurait donné *-iem*; la fin de mot obéit à d'autres lois que les syllabes intérieures, et le cas d'un acc. en *-ja-m* est différent du cas *cornicen*, qui peut être une formation analogique occasionnée par le gén. *cornicinis*, tout comme *jūdex* à côté du gén. *jūdicis*. Et même si on admet le développement phonétique supposé par M. Sommer, on se demandera encore si la voyelle *-a-* d'une désinence *-ja-m* n'aurait pas été protégée par l'analogie conservatrice des cas obliques. — Reste donc seul le prototype *\*-ijm̄*. Mais j'avoue qu'une telle forme me paraît tout à fait invraisemblable au point de vue des alternances indo-européennes. On ne saurait invoquer sanskr. *strīyam*, acc. de *strī* 'femme', et les autres formes sanskrites semblables, car dans ces formes on ne peut guère voir autre chose que des formations analogiques occasionnées par la désinence dissyllabe des autres cas. En outre il est difficile de prouver qu'une désinence *\*-ijm̄*, lat. *\*-iem* eût pu causer la flexion en *-ē-*. On ne peut l'admettre qu'à condition de supposer gratuitement que *\*rēj̄m̄* > *\*rējem* > *\*rēm* avait déjà, à l'époque dont il peut s'agir ici, abrégé la voyelle *-ē-*. Sans cette condition, la désinence *-iem* aurait plutôt amené le passage des mots en question dans la troisième déclinaison (si en effet elle pouvait l'emporter sur tous les autres cas).

L'hypothèse qui part du type nom. *-ī*, gén. *-jās* ne parvient donc pas à une explication convaincante du paradigme *mā-teriēs*<sup>1</sup>. Mais il existe une autre hypothèse, qui part d'un

<sup>1</sup> M. Collitz, BB XXIX 83, croit que *-ī*, *-ijās* est devenu *-ī̄*, *-ijās* et puis *-ijē*, *-ijās*; mais le passage de *-ijī* en *-ijē* est invraisemblable.

paradigme nom. *-jā*, gén. *-jās* en admettant qu'en certaines conditions *-jā-* s'est changé phonétiquement en *-jē-*. Cette hypothèse serait séduisante, s'il était possible de citer des exemples probants de la loi phonétique invoquée; mais on n'en trouve guère. Il va sans dire que le vulgaire *jēnuārius* = *jānuārius* n'a aucune valeur pour cette question, et *aliēnus* ne contient pas un suffixe *-ānus*, mais le suffixe *-ēnus*, cf. *terrēnus*. M. Thurneysen, qui avec l'ingéniosité qu'on lui connaît a traité la question dans les IF XXXIX 200—202, cite *triens* à côté de *quadrans*, *sextans*; cependant il peut s'agir ici, non pas d'un passage de *-iā-* en *-iē-*, mais de *-ia-* en *-ie-*. Et on se demande en outre si le changement phonétique qui a eu lieu dans *triens* n'est pas trop tardif pour rendre compte de la flexion en *-ē-*, qui est commune au latin et à l'osque et l'ombrien (M. Thurneysen est même bien enclin à croire qu'il se retrouve en celtique, v. plus bas, 38°).

### III.

8. Ainsi les faits lituaniens et latins ne nous obligent pas à abandonner la théorie d'une déclinaison en *-ē-* dans ces deux langues. Et à priori nous ne pouvons trouver rien d'extraordinaire dans l'existence d'une telle subdivision de la flexion athématique. Elle était irrégulière pour Rask, parce que Rask n'avait pas compris que la première déclinaison fait partie de sa flexion »fermée«. Il opposait les thèmes en *-o-* et *-ā-* sous la dénomination de flexion ouverte, aux thèmes en consonnes ou en *-i-*, *-u-* («flexion fermée»). Dès lors il était déconcertant qu'un groupe de thèmes en *-ē-* vînt se mêler avec la flexion fermée. Mais aujourd'hui nous savons que le vrai contraste est celui des thèmes en *-o-*, *-e-* (flexion thématique) et des thèmes

se terminant par un autre son quelconque (flexion athématique). En principe nous avons donc le droit d'attendre dans la flexion athématique autant de subdivisions qu'il y avait en indo-européen de sons autres qu'*o* : *e*. C'est-à-dire que nous devons nous attendre aux subdivisions suivantes :

thèmes en occlusives,

- - *s*,
- - *r, l, n, m*,
- - *i (j)*,
- - *u (w)*,
- -  $\bar{a}$ ,
- -  $\bar{e}$ .

Il faut ajouter deux remarques. D'abord une remarque concernant la valeur étymologique des deux sons indo-européens  $\bar{a}$  et  $\bar{e}$  figurant dans le schéma. On sait que F. de Saussure y voyait la continuation de groupes pré-indo-européens composés de la voyelle *e* et d'un phonème dont il ne déterminait pas la nature. On sait en outre que Hermann Möller avait défini les derniers éléments de ces groupes comme des consonnes laryngales pré-indo-européennes. Si nous acceptons cette doctrine, dont la justesse me paraît de jour en jour plus évidente, nous parviendrons à une formule encore plus simple de la flexion athématique : c'est la flexion dans laquelle le thème se termine par une consonne, tandis que la flexion thématique est la flexion des thèmes en voyelle (*-o-*, *-e-*). Il s'ensuit que les découvertes faites après Rask n'ont rien enlevé de l'applicabilité de ses dénominations »flexion fermée« et »flexion ouverte«, qui en effet sont bien plus propres que nos termes »athématique« et »thématique«.

Puis il faut peut-être une autre remarque pour répondre

à la question pourquoi je n'ai pas admis le son  $\bar{o}$  dans la liste des fins de thème attendues. C'est que, malgré la doctrine de F. de Saussure et de Hermann Möller, il me semble très douteux si  $\bar{o}$  doit être regardé comme un son primitif de l'indo-européen, pouvant jouer le rôle du degré normal dans le système des alternances vocaliques. En effet il sera très difficile de prouver que l' $\bar{o}$  indo-européen ne représentant pas le degré long, puisse être autre chose que le degré  $o$  de  $\bar{e}$  ou  $\bar{a}$ . Il ne suffit pas de citer des racines qui présentent un tel  $\bar{o}$  sans aucune trace d'un  $\bar{e}$  ou  $\bar{a}$ ; car il sera toujours possible d'admettre qu'un degré normal  $\bar{e}$  ou  $\bar{a}$  a pu exister et ensuite disparaître pour quelque cause qui se dérobe à notre contrôle. Il ne suffit pas non plus d'invoquer la présence d'un tel  $\bar{o}$  dans une catégorie morphologique où le degré  $o$  est inattendu; car il est difficile d'établir des règles absolues quant à la répartition des degrés vocaliques dans les catégories morphologiques. Ainsi la présence d' $\bar{o}$  dans le présent athématique  $\delta\acute{\iota}\text{-}\delta\omega\text{-}\mu\iota$  'je donne' n'est pas une preuve indubitable du caractère primitif (du rôle de degré normal) de cette voyelle dans la racine 'donner'; car M. Meillet, MSL XIX 181—190, a montré qu'il y a eu un certain nombre de présents athématiques avec le degré  $o$  du vocalisme radical. On ne saurait pas non plus tirer un argument de la triade  $\alpha, \epsilon, o$  que présente quelquefois le grec au degré réduit ( $\sigma\tau\alpha\tau\acute{o}\varsigma, \theta\epsilon\tau\acute{o}\varsigma, \delta\omicron\tau\acute{o}\varsigma$  de  $\acute{\iota}\sigma\tau\eta\mu\iota$  'je place debout',  $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$  'je pose',  $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$  'je donne' etc.). Quelle que soit l'origine de cette triade, il ne s'ensuit pas de son existence qu'il faille admettre de même une triade ( $\bar{a}, \bar{e}, \bar{o}$ ) pour le degré normal. M. Meillet, BSL XXVI 16—18, maintient avec raison que gr.  $\beta\acute{\iota}\omicron\tau\omicron\varsigma$  'vie' est une forme parallèle à  $\theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\varsigma$  'mort',  $\kappa\acute{\iota}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$  'fatigue', et que le premier  $o$  de  $\beta\acute{\iota}\omicron\tau\omicron\varsigma$  joue le même

rôle à côté de  $\xi\beta\acute{\iota}\omega\nu$  'je vécus' que l' $o$  de la première syllabe de  $\delta\omicron\tau\acute{o}\varsigma$  à côté de  $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$ . Or l' $\bar{o}$  de  $\xi\beta\acute{\iota}\omega\nu$  ne représente pas le degré normal; c'est le degré  $o$  de l' $\bar{e}$  qu'on trouve dans  $\zeta\eta\nu$  'vivre'. M. Meillet semble croire, comme j'incline à croire moi-même, que  $\varepsilon, o$  au degré réduit est le résultat d'une action analogique qui a eu lieu à une époque très reculée. Mais les faits se prêtent aussi à la théorie qui voit dans l' $o$  grec le résultat d'un développement phonétique régulier. Car si nous trouvons deux timbres de  $r, l, n, \eta$  (cf. mon article dans les *Materyały i prace* I 172 ss.), on ne s'étonnerait pas de trouver de même deux timbres du degré réduit des séries dont le degré normal est  $\bar{a}$  et  $\bar{e}$ . Et si on admet que  $r^i$  et  $r^u$  reposent sur la réduction de  $er$  et  $or$  (cf. Trautmann, *Slavia* II 1 ss., Jokl, *Festschrift Kretschmer*, p. 81; je me dispense de discuter le problème), on admettra volontiers que  $a$  et  $o$  représentent la réduction du degré normal et du degré  $o$ ;  $a$  et  $o$  seraient donc un  $\overset{\cdot}{H}^i$  et un  $\overset{\cdot}{H}^u$  pré-indo-européens. Ainsi je crois qu'on peut et qu'on doit se contenter d'admettre une dualité dans les séries d'alternances dont le degré normal est une voyelle longue indo-européenne (voyelle + laryngale pré-indo-européennes). On n'a donc pas le droit de s'attendre à priori à une subdivision en  $-\bar{o}-$  de la flexion athématique, et le fait qu'on n'a guère trouvé jusqu'ici de thèmes nominaux en  $-\bar{o}-$  ne constitue pas un argument contre la théorie de thèmes en  $-\bar{e}-$ .

9. En principe nous n'avons donc aucune raison de trouver invraisemblable une flexion nominale en  $-\bar{e}-$ . Mais il va sans dire qu'on ne peut pas en prouver positivement l'existence par des arguments aprioriques ou apologétiques. Car on ne peut pas exclure la possibilité que par quelque

hasard le suffixe *-ē-* serait resté improductif dans la flexion des noms. C'est peu vraisemblable, vu le grand rôle que ce suffixe joue dans la flexion des verbes, mais ce n'est pas impossible. A l'examen des faits internes du lituanien et du latin doit donc venir s'ajouter une délibération comparative dont le but sera de rechercher s'il y a, en dehors de ces deux langues, des restes indubitables de la flexion en *-ē-*, et s'il est possible d'établir des correspondances exactes entre les différentes langues offrant de tels restes, de trouver des formations ou des formes isolées superposables dans les différentes langues.

Avant d'aborder ces recherches il sera utile de poser deux principes. D'abord il faut constater qu'au dedans d'une même classe de thèmes on peut trouver des nominaux du singulier avec *-s* et sans *-s*:

*ποιμήν* 'berger', *κύων* 'chien', mais *κτελες* 'peigne';  
*πόλις* 'ville', mais *ἤχῳ* 'bruit, son, écho'<sup>1</sup>.

L'autre principe qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que la répartition des degrés des alternances vocaliques dans les paradigmes des thèmes de plus d'une syllabe peut varier. On sait qu'aux séries

<i>er</i>	<i>r</i>	<i>r</i>
<i>eu (ew)</i>	<i>u</i>	<i>w</i>
<i>ei (ej)</i>	<i>i</i>	<i>j</i>

<sup>1</sup> Je ne puis nullement approuver l'idée de voir dans *ἤχῳ* une trace des thèmes en *-ō-*; aucune forme du paradigme ne nous oblige à une telle interprétation. Et l'antiquité de ce type grec est grandement appuyée par sanskr. *sākhā* 'ami', acc. *sākhāyam*, dat. *sākhyaē*, dat. plur. *sākhibhyas*, où l'on ne peut chercher autre chose qu'un thème en *-i-*. Un type semblable paraît avoir existé et même s'être répandu analogiquement en tokharien; cf. ce que j'en ai dit dans mon article »Le groupement des dialectes indo-européens« (dans ces *Historisk-filologiske Meddelelser* XI, 3), p. 39<sup>2</sup>.

doivent correspondre

$\bar{a}$	$a$ (ə)	zéro
$\bar{e}$	$a$ (ə)	zéro

Mais quant à la répartition dans le paradigme des degrés forts et des degrés réduits de la syllabe suffixale, on n'aura pas d'opinion préconçue. Car s'il y a une correspondance exacte entre les séries

sansk. *pítáras* (nom. plur.), *pitṛṣu* (loc. plur.), *pitrōś* (gén. duel),  
 — *sūnávas*, *sūnúśu*, *sūnvōś*,

il y a un contraste prononcé entre *πατήρ*, gén. *πατρός* et *sūnú-ś*, gén. *sūnvōś* ou entre *sákhā*, dat. *sákhya* et *agní-s*, *agnáyē*, gén. *agnés*. Ajoutons qu'un certain degré vocalique de la syllabe suffixale peut être généralisé dans tous les cas du paradigme; ainsi nous trouvons un degré fort dans tous les cas de sanskr. *uśás* 'aurore', gén. *uśásas*, gr. hom. *ἠώς*, gén. *ἠοῦς*, tandis qu'il y a généralisation du degré réduit dans sanskr. *çaçín-* 'lune' (nom. *çaçí*). En choisissant *uśás* et *çaçí* comme exemples du nivellement des alternances je ne prétends pas, du reste, que précisément ces deux mots aient existé à l'état nivelé dans la langue-mère; mais ce qui est sûr, c'est que les types existaient.

Quant aux lois qui ont régi ces variations, il est difficile d'en dire grand'chose. On entrevoit que la répartition des degrés vocaliques a dépendu, dès l'origine, de l'accent, et on peut soupçonner qu'il a existé, dans la flexion des noms, deux différents schémas de l'accent et du jeu des alternances vocaliques. Mais tout essai d'en faire une théorie complète semble être condamné à rester hypothétique. Car il est évident que, déjà dans la langue-mère indo-européenne, des innovations et des actions analogiques nom-

breuses avaient croisé le développement phonétique et en avaient si souvent détruit les effets, particulièrement dans le domaine des noms, que ce n'est guère une exagération de dire que tout le système a été refait. C'est cet état de choses qui a inspiré à M. Meillet l'idée (que je ne puis nullement partager) que ce serait »une erreur fondamentale« que »de relier les alternances vocaliques aux mouvements du ton« (BSL XXVII 124).

Ainsi, si l'examen des deux types *πατήρ*: *πατρός* et *sunús*: *sānós*<sup>1</sup> peut suggérer l'idée qu'il s'agit dès l'origine de deux schémas d'accent (1<sup>o</sup> nom. — ˘, gén. — — ˘: mouvement d'accent entre la syllabe suffixale et la désinence flexionnelle; 2<sup>o</sup> nom. ˘ —, gén. — ˘ —: mouvement d'accent entre la syllabe radicale et la syllabe suffixale), il faut ajouter tout de suite qu'une telle hypothèse exigerait une série de conséquences qu'on ne trouve pas réalisées. On s'attendrait à trouver toujours dans le type *πατήρ* le degré réduit de la syllabe radicale: mais les exceptions sont nombreuses (*mātā* 'mère' etc.). La syllabe radicale du type *πατήρ* ne devrait jamais porter l'accent; néanmoins les cas comme sanskr. *svāsā* 'sœur', *sákhā* 'ami', *rājā* 'roi' ne sont point rares. On ne trouve d'ordinaire dans le type *sūnús* ni le mouvement d'accent attendu ni le jeu d'alternances vocaliques de la syllabe radicale qui y correspondrait (pour les thèmes en *-i-* et *-u-* on ne trouve guère de meilleurs exemples que sanskr. *sānu-s* 'surface, dos', gén. *snós*-, plur. instr. *snú-bhiš*, loc. *snú-šu*, s'il est permis d'ainsi combiner ces formes)<sup>2</sup>. L'hypothèse exigerait une forme variée de toutes les désinences qui se rangent du côté du génitif; de

<sup>1</sup> »Flexion forte« et »flexion faible« de F. de Saussure, v. Mémoire sur le système primitif des voyelles p. 187, 194 ss., 205 ss. Mais ces termes prêtent à la confusion avec les expressions »stark« et »schwach« de la grammaire des langues germaniques, et en soi ils expriment mal la vraie nature du contraste entre les deux types. En adoptant le mot *δυναμικς* au sens de 'degré vocalique fort' on pourrait peut-être forger les termes »flexion hystérodynamique« (= type *πατήρ*) et »flexion protérodynamique« (= type *sūnús*).

<sup>2</sup> On pourrait invoquer en outre le contraste d'accent qu'on constate quelquefois entre le grec et le sanskrit ou le lituanien: gr. *πῆχυς*, sanskr. *bāhús* 'bras', gr. *πόλις* 'ville', lit. *pilis* 'citadelle'.



fait, on ne trouve une telle variation qu'au gén. sing. (type *πατήρ*: gén. \*-os, \*-es; type *sānūs*: gén. \*-s); les autres cas ont des désinences stéréotypes (dat. sanskr. *pitr-ē*, *sānāv-ē* etc.). On s'attendrait à voir concorder tous les cas faibles avec le génitif du singulier quant à l'accent (qui devrait frapper la désinence dans le type *πατήρ* tout à fait comme dans les thèmes monosyllabes, mais la syllabe suffixale dans le type *sānūs*) et quant au degré vocalique de la syllabe suffixale (qui serait le degré réduit dans le type *πατήρ*, un degré fort dans le type *sānūs*); mais en réalité cette attente est trompée dans tous les cas dont la désinence commence par une consonne; dans *πῖ-τῆ-βήγας*, *πῖ-τῆ-ῶ*, *πα-τρά-σι* nous trouvons le degré attendu, mais non pas l'accent attendu (cf. *πῖ-τῆ-ῆ*, *πα-τῆ-ός*); inversement dans *sā-nū-bhγas* etc. nous trouvons l'accent attendu, mais non pas le degré attendu (cf. *sā-nāv-ē*, *sā-nō-ś*); et si la forme indo-européenne du gén. du duel du type *sānūs* est fidèlement reflétée par sanskr. *sā-nv-ōś*, il faut constater que ce cas ne présente ni l'accent ni le degré attendu. Enfin le nom. plur. ne concorde, dans les principaux paradigmes du type *sānūs*, ni avec le nom. sing., ni avec l'acc. plur.: nom. plur. sanskr. *agnāγas*, *sānāvas*, lat. *ignēs*, v. sl. *synove*, acc. plur. sanskr. *agnīn*, *sānūn*, lat. *ignīs*, slav. *syny*<sup>1</sup>. Bref, on ne saurait maintenir l'hypothèse indiquée ci-dessus sur le caractère primitif du contraste entre les types *πατήρ* et *sānūs* qu'à condition de supposer une longue série d'actions analogiques et d'innovations. Les actions analogiques ont eu l'effet de créer une certaine régularité extérieure en éliminant ou dissimulant le mouvement de l'accent et en remplaçant très souvent les formes »protérodynames« par les formes »hystérodynames«. Quant au nivellement complet qu'on observe p. ex. dans sanskr. *uśās*, gén. *uśāsas*, on peut admettre qu'il dépend en partie de raisons euphoniques (p. ex. du désir d'éviter des formes contenant un *s* entre deux consonnes), mais il faut ajouter, à ce qu'il semble, qu'il a eu lieu surtout dans les grandes catégories sémantiques, tandis que les mots sémantiquement isolés ont mieux résisté à la régularisation.

S'il est difficile de faire la théorie de la répartition des degrés vocaliques dans la déclinaison athématique, il n'est pas moins difficile de deviner les motifs qui ont présidé

<sup>1</sup> Je me dispense de discuter les problèmes spéciaux du loc. sing. et du voc. sing.

au choix d'un nom. sing. sans *-s* ou avec *-s*. Malgré Johannes Schmidt, KZ XXVII 392 ss., il est évident que le nombre des syllabes n'y joue aucun rôle (dissyllabes: *πόλις, ἡχώ*; monosyllabes *κτείς*, sanskr. *cvā* etc.). La seule chose qu'on puisse dire, c'est que les catégories de noms abstraits ou noms collectifs (*ἡχώ, χειμών*) semblent préférer un nominatif sans *-s*.

## IV.

**10.** Après ces remarques sur la répartition des degrés vocaliques et sur la forme du nom. sing., nous allons passer en revue les différentes catégories de thèmes en *-ā-* et en *-ē-*. Nous devons nous attendre à y trouver le type *πατήρ* et le type *sānīś* ainsi que les types à nivellement complet (type *ušās*, type *çacī*), les nominatifs en *-s* et les nominatifs sans *-s*. L'ordre que nous adopterons sera: thèmes en *-ā-* réguliers (extérieurement), thèmes en *-ā-* irréguliers, thèmes en *-ē-* irréguliers, thèmes en *-ē-* réguliers (extérieurement). Mais on devinera déjà dès à priori qu'il sera quelquefois difficile de faire un départ entre les thèmes en *-ā-* et les thèmes en *-ē-*, vu que le degré réduit est le même dans la série *ā* et dans la série *ē*. Nous trancherons la difficulté en regardant provisoirement comme thèmes en *-ā-* tous les thèmes dans lesquels la qualité du degré fort n'est pas connue.

**11.** Les thèmes en *-ā-* pur de la première déclinaison constituent une classe de flexion d'une régularité extraordinaire. Il y a déjà uniformité quant au sens; la plupart de ces noms se répartissent dans deux ou trois catégories sémantiques bien définies: ce sont des collectifs, des noms abstraits ou (par un développement si ancien qu'il se

soustrait à notre contrôle) des désignations d'êtres féminins. Une quatrième catégorie s'est formée dans plusieurs langues par le passage du sens abstrait au sens collectif (désignation des personnes possédant un certain caractère) et ultérieurement au sens d'un seul homme possédant ce caractère. C'est là un développement sémantique des plus communs (cf. angl. *youth* 'jeunesse; les jeunes gens; un jeune homme'); mais les thèmes en  $\bar{a}$ - étant grammaticalement du genre féminin, il y eut un conflit entre le nouveau sens et le genre hérité, conflit qui a été dans quelques langues la cause d'innovations de syntaxe ou de morphologie (nulle part ces innovations n'ont été plus grandes qu'en grec: *πολίτη-ς*, gén. *πολίτου*). Mais dans la langue-mère la déclinaison des mots de cette catégorie ne différait pas des autres thèmes en  $\bar{a}$ - (le nom. sing. en  $-s$  du grec est donc secondaire; il est dû surtout à l'imitation de la deuxième déclinaison, la déclinaison masculine par excellence; mais l'innovation a pu être aidée par la présence en grec, à une époque ancienne, de thèmes en  $\bar{a}$ - irréguliers ayant  $-s$  au nominatif; cf. ci-dessous 13° fin, 16°, 18°).

La flexion des thèmes en  $\bar{a}$ - réguliers ne comportait ni mouvement (clair) d'accent ni alternances vocaliques dans la syllabe radicale. La syllabe suffixale présentait dans presque tout le paradigme le degré fort  $\bar{a}$ . Ce n'est qu'au vocatif du singulier (véd. *ámba* 'mère!' du nom. *ambā*<sup>1</sup>, gr. *νύμφα*, *πολίτα*) et au nom.-acc. du duel (sansk. *vaçé \*wākai*) que nous trouvons le degré réduit  $a$  ( $\bar{a}$ ). Au génitif du pluriel le paradigme indo-européen avait le degré réduit sous la forme qu'il affectait devant une voyelle,

<sup>1</sup> La fin de mot  $-a$  ( $\bar{a}$ ) a donné en sanskrit tantôt  $-a$ , tantôt  $-i$  (*māhi* = gr. *μέγα*); c'est à tort que j'ai voulu nier une des alternatives, KZ 36, 78 ss. Je crois maintenant que  $-a$  est le traitement de la pause,  $-i$  le traitement du sandhi.

c'est-à-d. zéro: \**wak̄-ōm* de \**wakā* 'vache'; c'est ce que nous concluons du balto-slave, du germanique et du celtique; dans les thèmes oxytons l'accent frappe la désinence: lit. *mergà* 'fille', gén. sing. *mergō-s*, gén. plur. *merg-ū*; pour l'analyse linguistique il y a donc ici un reste de mouvement d'accent, qui pourtant a dû être imperceptible pour les sujets parlants; l'italique, le grec et l'indo-iranien se sont débarrassés de cette irrégularité en restituant par analogie le degré fort *-ā-*: lat. *mensā-r-um*, gr. *ῥεῖῶν* d'après la flexion pronominale, sanskr. *vaçā-n-ām* 'des vaches'; ainsi ces langues ont continué et achevé le nivellement qui avait commencé et presque abouti déjà dans la langue-mère.

Les thèmes en *-ā-* réguliers représentent donc le type *uśās*. Ce type étant certainement le résultat de nivellements, on se demandera si le point de départ a été une flexion selon le type *πατήρ* ou selon le type *sānūs*. La réponse est difficile, parce que sans aucun doute les deux types ont contribué au résultat, et que, par conséquent, la question exactement posée est celle-ci: s'agit-il de mots du type *πατήρ* influencés par le type *sānūs*, ou s'agit-il de mots du type *sānūs* influencés par le type *πατήρ*? S'il faut se prononcer dans ce dilemme, je préfère penser que le point de départ a été le type *πατήρ*. C'est ce qu'on peut inférer du gén. plur. \**wak̄-ōm* qui concorde avec *ἀνδρ-ῶν* de *ἀνήρ* ou avec *ukšṛ-ām* de *ukšā* 'bœuf' (thème en *-n-* du type *πατήρ*). Il ne me semble pas que le vocatif du sing. et le nom.-acc. du duel soient un fondement suffisant pour la conclusion contraire. En outre, ce n'est qu'en partant du type *πατήρ* qu'on entrevoit une raison phonétique du nivellement, à savoir, la disparition complète de la voyelle caractéristique du thème devant les désinences commençant par une voyelle (un paradigme nom. \**wakā*, gén. \**wak-ós* devait provoquer une innovation analogique).

Néanmoins, si le mot 'femme' faisait au nominatif \**g<sup>u</sup>enā*, au génitif \**g<sup>u</sup>nās*, comme il faut le conclure de l'irl. nom. *ben*, gén. *mná*<sup>1</sup>, c'est là un mouvement de la place du degré fort qui ne

<sup>1</sup> La forme la plus ancienne de l'acc. est *bein*, v. Thurneysen, KZ 48, 65; la forme ordinaire *mnái* est due à l'influence des cas faibles, notamment du datif.



innovation qu'en germanique et en lituanien l'accusatif s'est rangé du côté du génitif (got. *mauja*, lit. *pāciq*). Cette innovation a eu lieu de la même manière en slave, où par une innovation ultérieure l'*i* du nominatif a été remplacé par *-jī*: *bogynji* 'déesse'. Cette dernière transformation a eu l'effet assez curieux de provoquer en slave un type en *-jī* tout à fait inconnu dans la langue-mère: *mĭnĭjī* 'le foudre' (transformation de *-ijā*). On ne peut pas avec la même sûreté reconstruire la flexion du pluriel à cause de la discordance des principales langues indo-européennes.

Il faut noter que le degré réduit revêt dans toutes les langues autres que le grec, par la fusion de l'*a* (*ə*) avec le *j* précédent, une forme très différente du degré normal *-jā*, à savoir la forme *-ī*. En grec, au contraire, le degré réduit a la forme *-ja*.

Ce qui est remarquable, c'est qu'on trouve dans ce type de flexion des traces indubitables d'un mouvement de l'accent et d'alternances vocaliques de la syllabe radicale. L'exemple le plus clair est le mot grec *γλωττα*, dor. dat. *γλωσσῆ* (v. Ed. Hermann, Nachrichten d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Kl. 1919, 176), ion. *γλάσσα* (v. Joh. Schmidt, KZ XXXIII 453 ss.). Le paradigme grec primitif était évidemment *γλῶσσα*, \**γλασσῆς*. Cf. ce que Joh. Schmidt a dit de *ῥογνια*, *ῥογνιᾶς* etc. [L'ensemble des théories de Joh. Schmidt ne me semble pas être menacé par les précautions auxquelles il faut soumettre quelques-uns des exemples qu'il a cités. On n'alléguera plus l'exemple *γεγονεῖα* : *γεγονυῖα*, après que M. Danielsson, GGA 1916, 518<sup>1</sup>, a établi que *-εῖα* est une forme plus tardive que *-υῖα* et vraisemblablement issue de *-υῖα* par un développement phonétique; M. Ture Kalén, Quaestiones grammaticae Graecae, Göteborg 1918, p. 1 ss., s'est efforcé de montrer qu'il

s'agit d'une particularité phonétique d'un dialecte ionien de l'Asie Mineure. Et on n'oubliera pas que M. Wackernagel, IF XLIII 123 ss., a cru devoir nous mettre en garde contre la tentation de tirer parti du contraste *-τειρα* : *-τρια*. M. Wackernagel ne nous dit pas ce qu'il faut penser de l'accent des exemples homériques qu'il cite: *ζανστειροῖς* à côté de *δηήτειρα*, *δοήσταιραι*; mais évidemment c'est le plus prudent de n'y attacher aucune importance].

Mais malgré les alternances vocaliques de la syllabe radicale et de la syllabe suffixale et malgré les traces d'un mouvement de l'accent, les thèmes en *-ī-* (*-ja-*) : *-jā-* constituent une déclinaison très régulière, et ils se répartissent dans des catégories sémantiques nettes non moins facilement que les thèmes en *-ā-* pur.

Quant au contraste de *-ī-* en sanskrit etc. et *-ja-* en grec, je ne puis nullement accepter l'opinion qu'avait émise Brugmann dans la première édition de son Grundriss, II 527, 549 (et qu'il est bien enclin à maintenir encore dans la seconde édition II 2, p. 124), à savoir que le nominatif en *-ια* serait une formation analogique créée sur le modèle de l'accusatif en *-ιαν*, qui reposerait sur *-ijm*; j'ai déjà dit que je ne puis regarder comme vraisemblable une telle forme de la désinence de l'accusatif. Mais je ne puis pas non plus accepter la théorie qu'on trouve dans la seconde édition du Grundriss, II 1, p. 212, selon laquelle *-ια*, *-ιαν* serait fait sur le modèle de thèmes en *-ā-* pur offrant le degré réduit au nominatif. Comme exemples de ces thèmes-modèles Brugmann cite *πτέρινα*, *μέριμνα*, *γέννα*, *ἄρουρα*, *διαίτα*, *ἄκανθα*, en renvoyant à l'article de M. Johansson, KZ XXX 410 ss. J'avoue que ces exemples m'inspirent des idées tout à fait différentes. Tout d'abord je crois que la grande majorité des nominatifs grecs en *-α* représentent le suffixe *-ja*, dont le *j* a souvent disparu après deux consonnes sans laisser de trace. On n'objectera pas qu'après deux consonnes il fallait s'attendre à la forme collatérale *-ija*. Car en effet les règles de la répartition de *-ja* et *-ija* sont plus compliquées. Si nous avons *πότνια* avec *-ija*, c'est *-ja* que nous trouvons dans le composé *δέσποινα*, où il y a eu épenthèse et puis

chute du *t* entre *i* (*j*) et *n*. Après un *i* l'épenthèse était impossible; c'est pourquoi le *j* a disparu sans trace dans *ἐχιδνα* et *μέριμνα*. Il devait disparaître de même après *wl* et *wr* dans *παῖλα* et *ἄρορα* (cypr. dat. *a-ro-u-ra-i*). On n'a aucune raison de douter que *πτέρνα* ne corresponde exactement à sanskr. *pārśhī* et v. angl. *fiersn*. *ksj* a donné *ξ* dans *ἐμαξα* et *δόξα* etc. Ainsi les effets des lois phonétiques grecques avaient donné naissance à toute une série de mots féminins en *-α* où rien ne rappelait plus la constitution phonétique primitive (*-ja-*). On ne s'étonne pas de voir ces mots se confondre avec les thèmes en *-ā-* pur. Dans *πτέρνη* à côté de *πτέρνα* c'est *-ā-* qui empiète sur le domaine de *-(j)a-*. Mais l'innovation a pris quelquefois la direction inverse; dans *τόλμα* à côté de *τόλμη*, c'est le nominatif en *-α* qui est secondaire; s'il a remporté la victoire, c'est sans doute en partie parce qu'il était appuyé par le verbe *τολμάω*; de même les verbes *γεννάω* et *διατάω* nous fournissent l'explication de *γέννα* et *δίαιτα*, qui peuvent être tout simplement des noms postverbaux. Je ne vois rien d'ancien dans la forme du nom. et de l'acc. de *ἄζανθα*; si ce mot est d'origine grecque, c'est sans doute une formation analogique au lieu de *\*-ένθα*, cf. *κολοζύνθη*: *κολόζωνθα*; si c'est un mot d'origine étrangère qui a été adapté à la morphologie grecque, il a encore moins d'importance. Ainsi je ne crois pas devoir admettre qu'il y ait eu en grec une classe ancienne de thèmes en *-ā-* pur possédant un nominatif en *-α* et pouvant influencer les thèmes du type sanskr. *dēvī*<sup>1</sup>.

Et j'avoue ne voir aucune raison de séparer l'alternance *-ja-*: *-ī-* dont nous nous occupons ici, des autres alternances reposant sur le double développement d'un coefficient sonantique suivi de *a* (*ᾶ*): tantôt le premier élément devient syllabique et l'*a* (*ᾶ*) se fond avec cet élément syllabique en l'allongeant (c'est-à-d., on obtient un *ī*, *ū*, *ṛ*, *ṝ*), tantôt, au contraire, le premier élément reste consonne en cédant le rôle syllabique à l'élément suivant (on obtient *ja*, *wa*, *ra*, *na*): sanskr. *ānā-s* 'incomplet', got. *wan-s*. Quant à l'origine de ces alternances, la meilleure hypothèse que je connaisse est celle qui m'a été communiquée

<sup>1</sup> Du reste, même s'il avait existé en grec des thèmes du type nom. *-a* pur, gén. *-ās*, je ne comprendrais guère comment ils auraient pu influencer le type *dēvī*, si celui-ci avait eu en grec la même forme qu'en sanskrit (*-ī*: *-jās*); une influence des thèmes en *-ā*: *-ās* et spécialement en *-jā*: *-jās* me serait beaucoup plus compréhensible.



par mon élève regretté Per Slomann, jeune homme doué d'un rare talent, et dont la mort prématurée a coupé court aux riches espérances que la linguistique du Danemark avait le droit de mettre en lui. La règle de Per Slomann est celle-ci: par développement phonétique il faut s'attendre à *ja* (*wa*, *na*, *ra*) après l'accent, mais à *i* (*ā*, *ī*, *ī̄*) devant l'accent et sous l'accent. Ainsi il y aurait un lien entre les deux particularités par lesquelles gr. *ἡδεῖα* s'écarte de sanskr. *svādvi*; la différence d'accent serait la cause du développement différent de la dernière syllabe. Ceci impliquerait la conséquence que, à cet égard, la langue-mère était déjà scindée en dialectes: dans une partie de l'indo-européen le mouvement de l'accent avait été éliminé par la généralisation de l'accent sur la syllabe caractéristique de ces thèmes, qu'elle présentât le degré normal ou le degré réduit, tandis que dans d'autres dialectes indo-européens (dont le grec semble être, à l'époque historique, le seul représentant) le mouvement de l'accent était conservé ou avait amené une généralisation différente<sup>1</sup>. On aimerait naturellement à voir corroborer la règle de Per Slomann par des alternances au dedans d'une même langue; et en effet de telles alternances ne manquent pas. Je ne reproduis qu'avec réserve l'exemple sanskr. *ǰá-jñi-s* 'germant': *jā-lá-s* 'né' (vu qu'une analyse *ǰá-jñ-i-s* \**ǰe-ǰn-i-s* est de moins aussi vraisemblable que l'analyse *ǰá-jñi-s* \**ǰe-ǰna-s*). Mais je ne vois guère ce qu'on peut objecter à l'exemple gr. *ἀ-θάνατος* (*-ῆνα-*; l'accent aura frappé le préfixe négatif): *θνητός* (*-ῆ-*). Il va sans dire qu'il y a eu beaucoup de généralisations et d'actions analogiques, dont l'histoire restera le plus souvent impénétrable, bien qu'il soit possible quelquefois de prononcer une conjecture vraisemblable (ainsi on peut soupçonner que la forme du got. *wan-s* s'était

<sup>1</sup> C'est là une conséquence qui ne me fait pas peur; car j'ai l'impression que dans tout ce qui concerne les séries d'alternances dont le degré réduit est *a* (*ǰ*), les formules que nous obtenons par la comparaison des différentes langues indo-européennes, ne nous reportent pas en vérité à l'époque d'une langue-mère strictement une et indivise. En effet, les développements dialectaux se référant au son *a* (*ǰ*) sont multiples. Si je cite ici gr. *ἀνῆρ*, arm. *air* (de \**anēr*) 'homme' à côté de sanskr. *nā* etc., c'est pour mentionner une conjecture intéressante de Per Slomann, qui retrouvait l'*a*- (*ǰ*-) initial du grec et de l'arménien dans les composés sanskr. *sūnāra-s* 'libéral', *sūnīlā* 'libéralité', où il s'était fondu régulièrement avec l'*u* précédent tout à fait comme dans *anūpā-s* 'situé auprès de l'eau' (de *anu* et *āp-*, *ap-*).

développée dans les composés au premier terme accentué, tandis que sanskr. *ānā-s* représente le traitement légitime du mot simple).

Si nous rejetons la théorie de Brugmann sur l'origine secondaire du gr. *-ια*, il nous faudra en même temps rejeter les idées qu'il a émises Grundr.<sup>2</sup> II 1, p. 211 et II 2, p. 139 sur la forme de l'accusatif du singulier. Les deux langues les plus anciennes, le grec et le sanskrit, sont d'accord pour ranger l'accusatif du côté du nominatif quant au degré vocalique de la syllabe suffixale. En face de ce fait on ne peut attacher aucune importance à la forme divergente de l'accusatif en balto-slave et en germanique, où le nominatif seul a résisté à l'influence des thèmes en *-ā* pur. En v. irlandais nous trouvons un phénomène semblable: l'acc. du singulier des thèmes en *-ī-* a été assimilé à la flexion des thèmes en *-ā* (*-jā*), mais le nominatif est resté intact: nom. *adaig* 'nuit', acc. *aidchi*. Mais déjà la circonstance que l'acc. irlandais n'est pas phonétiquement superposable à l'acc. du germanique et du balto-slave, prouve qu'il s'agit de développements autonomes dans chaque langue.

Les thèmes en *-ī-* (*-ja-*): *-jā-* avaient donc au singulier une flexion très régulière d'après le type de flexion *sānū-š*. Ils nous laissent même entrevoir un paradigme plus régulier de cette flexion que les paradigmes des thèmes en *-u-* et *-i-* (*sānū-š*, *agnī-š*), vu qu'ils présentent des traces du mouvement de l'accent et des alternances vocaliques de la syllabe radicale que nous cherchons presque en vain chez les thèmes en *-i-* et *-u-*. Il est même possible qu'au pluriel les thèmes en *-ī-* (*-ja-*): *-jā-* ont eu la répartition attendue des degrés vocaliques de la syllabe suffixale, c'est-à-dire le degré réduit au nom et à l'acc., et le degré normal aux cas faibles, contrairement à ce qu'on trouve dans les paradigmes *agnī-š* et *sānū-š*. Quant au nom. et l'acc. du pluriel, le degré réduit qu'on trouve dans véd. *dēvīś* n'est pas contredit par le grec (la désinence *-ās* de l'acc. peut supposer *\*-jans*), et il semble être corroboré par l'irlandais. Le nom. acc. plur. irl. *aidchi* est expliqué par Brugmann, Grundr.<sup>2</sup> II 2, p. 214 comme reposant sur *-īs*, explication qui a été approuvée par M. Thurneysen, KZ 48, 60<sup>1</sup>, avec raison, je crois. Dès lors les formes du balto-slave et du germanique (lit. nom. *pāčios*, acc. *pačiąs*, got. nom. acc. *maujōs*) sont des innovations. Mais ces innovations seraient plus aisément compréhensibles, si les cas faibles du pluriel ont eu dès l'origine le degré normal *-jā-*, non pas le degré réduit que présente sanskr.

*dēvībhīṣ* etc. (et dont Brugmann, Grund.<sup>2</sup> II 1, p. 212 croit trouver des traces en germanique). Au duel la forme védique du nom.-acc. *dēvī* peut correspondre à l'irl. *adaig*, tandis que l'instrum. lituanien *pačiōm* peut avoir conservé la forme ancienne de la syllabe suffixale des cas faibles.

**13.** Mais à côté de la déclinaison régulière représentée par sanskr. *dēvī*, gr. *γλωττα*, nous trouvons une série de substantifs en *-jā-* (*-ijā-*) qui ont généralisé le degré réduit dans tout le paradigme. Ce degré réduit se présente sous deux formes: la forme *-i-* devant consonne (avec la même fusion des deux coefficients sonantiques que nous venons de constater dans la déclinaison régulière), et la forme *-(i)j-* devant voyelle (c'est-à-dire que le dernier coefficient sonantique a ici l'aspect attendu et normal de zéro comme au génitif du pluriel de la déclinaison régulière en *-ā-* pur). Ce n'est guère qu'en sanskrit que nous trouvons un paradigme complet de ces mots. En voici quelques exemples:

nom. <i>dhī-ṣ</i> 'pensée'	<i>nadī-ṣ</i> 'fleuve'	<i>rathī-ṣ</i> 'cocher'
gén. <i>dhiy-ās</i>	<i>nady-ās</i>	<i>rathy-ās</i>

Cf. encore *çrī-ṣ* 'bonheur', *hri-ṣ* 'honte', *pada-vī-ṣ* 'guide'.

Il y a eu une certaine confusion entre ce paradigme et la déclinaison régulière en *-ī-*, de sorte qu'on trouve en sanskrit *naptī-ṣ* à côté de *naptī* 'petite-fille', *vṛkī-ṣ* à côté de *vṛkī* 'louve' etc. En latin, le nominatif en *-ī-s*, ayant supplanté la forme de la déclinaison régulière en *-ī*, a entraîné, pour une série de substantifs et d'adjectifs, le passage dans la classe des thèmes en *-i-* (nom. *-i-s*): *neptis* 'petite-fille', *suāvis* 'doux, douce', cf. sanskr. *svādvī* 'douce'.

Du reste, il semble qu'en grec et en latin on se soit débarrassé, par des expédients divers, du paradigme à nom. *-ī-s*, qui dès une certaine époque était devenu trop diver-

gent du développement général de la déclinaison dans ces langues. C'est ainsi que lat. *vī-s*, acc. *vī-m*, a suivi au pluriel l'analogie des thèmes en *-s-* (*vīrēs*), tandis que le mot grec correspondant  $\zeta$  'muscle, force' ( $\bar{i}$ ),  $\bar{i}$ - $\varphi$  $\iota$  'de force' a développé une flexion analogique en *-n-* (gén.  $\bar{i}\nu\acute{o}\varsigma$ , nom. plur.  $\bar{i}\nu\epsilon\varsigma$ ). On sait que l'histoire de ce mot grec a été l'objet de beaucoup de discussions. On pourrait bien, après tout, y voir la contamination de deux mots d'origine différente: *\*wī-* 'force', *\*sn-* 'muscle' (cf. Thurneysen, KZ XXX 352, et Sommer, Griechische Lautstudien 118). Le dernier mot serait la source de l'esprit rude attesté par  $\bar{\epsilon}\varphi\iota\nu\acute{o}\iota\varsigma$  'tâches épè τοὺ̄  $\bar{i}\nu\acute{i}\omicron\nu$   $\sigma\acute{\alpha}\rho\kappa\alpha\varsigma$  (Hésych.). Mais c'est une condition nécessaire de la théorie d'une telle contamination que le mot *\*wī-* soit censé avoir déjà auparavant développé une flexion en *-n-*, et ainsi nous nous trouvons de nouveau portés vers l'explication qu'on a cru à tort devoir abandonner, selon laquelle l'accusatif  $\bar{i}\nu\alpha$  serait issu de *\*Fīv* de la même manière que  $Z\bar{\eta}\nu\alpha$  de  $Z\bar{\eta}\nu$ . Dès lors, on se demandera si  $\gamma\lambda\omega\chi\acute{\iota}\varsigma$ , gén.  $\gamma\lambda\omega\chi\bar{i}\nu\omicron\varsigma$ , n'est pas une transformation semblable d'un thème irrégulier en  $\bar{i}$ -, et identique, en fin de compte, au thème régulier représenté par  $\gamma\lambda\bar{\omega}\tau\tau\alpha$ . Je me dispense de discuter ici si la même explication doit être appliquée à d'autres mots en  $\bar{i}\acute{\iota}\varsigma$ ,  $\bar{i}\nu\omicron\varsigma$ <sup>1</sup> ou même à tout ce type ( $\delta\epsilon\lambda\varphi\acute{\iota}\varsigma$ ,  $\vartheta\acute{\iota}\varsigma$ ,  $\rho\acute{\iota}\varsigma$  etc.), ou si le type  $\kappa\nu\eta\mu\acute{\iota}\delta$  a la même origine, comme le veut Brugmann, Griech. Gramm.<sup>4</sup> p. 214, Grundriss<sup>2</sup> II 1 p. 209—210.

<sup>1</sup> Il serait séduisant d'identifier le suffixe du datif  $\bar{\upsilon}\sigma\mu\bar{\iota}\nu$  au suffixe de sanskr. *lakṣmī-ś* 'augure, bonheur' et de supposer que le nominatif  $\bar{\upsilon}\sigma\mu\acute{\iota}\nu\eta$  a remplacé un nominatif plus ancien en  $\bar{i}$ -s. Dès lors  $\bar{\alpha}\xi\bar{i}\nu\eta$  pourrait de même représenter un *\*aksī-s*, et ce paradigme serait plus ancien que le paradigme nom.  $\bar{i}$ , gén.  $\bar{i}\bar{j}\bar{a}$ -s supposé par lat. *ascia* et conservé dans got. *aqīzi* (qui du reste semble avoir subi l'influence du participe du parfait et avoir ainsi reçu le suffixe *\*-wesī*).

Mais j'avoue que je suis bien sceptique quant à la théorie qui dérive du type nom.  $\bar{i}$ -s, gén.  $-ij$ -os les féminins grecs en  $-ίς$ ,  $-ίδος$ . On ne peut pas appuyer cette théorie par l' $\bar{i}$  long de  $\epsilon\nu\pi\lambda\omicron\kappa\alpha\mu\tilde{\iota}\delta\epsilon\varsigma$  *Ἀχαιοί*, car ici la voyelle longue est due aux nécessités métriques. Et il n'est guère permis d'invoquer le mot  $\beta\lambda\omicron\sigma\upsilon\rho\tilde{\omega}\pi\iota\varsigma$ , dont la dernière syllabe a, dans la césure bucolique, Il. XI 36, la valeur métrique d'une syllabe longue. En tout cas il faut souligner que le domaine primitif du suffixe  $-ίς$ ,  $-ίδος$  ne semble pas être les cas comme  $\varphi\acute{\upsilon}\lambda\alpha\zeta$  :  $\varphi\upsilon\lambda\alpha\kappa\acute{\iota}\varsigma$ , mais plutôt les cas comme  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\delta\eta\varsigma$  :  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\varsigma$ . Ici, par un procédé assez curieux, le masculin est dérivé du féminin. Il faut en conclure que le suffixe  $-ίς$ ,  $-ίδος$  n'a pu avoir, dès l'origine, la fonction de désigner un être féminin. Sans doute  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\varsigma$  était à l'origine 'la race de Priam'. Puis ce type a pu être employé pour désigner un seul descendant de Priam, et on a continué de l'employer ainsi pour les femmes, tandis que pour les hommes on a senti la nécessité de créer une sorte de noms »singulatifs« exprimant pour ainsi dire le singulier du pluriel-collectif qu'était  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\varsigma$ . Le suffixe qu'on a choisi pour former ces singulatifs ( $-\bar{a}$ -s), n'était plus productif au temps historiques (un suffixe  $-j\bar{a}$ -s se trouve avec une fonction semblable dans le mot  $\beta\omicron\omicron\rho\epsilon\bar{\alpha}\varsigma$ ). C'est là une preuve de la haute antiquité du développement que nous venons d'esquisser (et il s'ensuit que le type  $-ίς$ ,  $-ίδος$ , qui en était la base, est extrêmement ancien). Après la création du »singulatif«  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\delta\eta\varsigma$  le sens collectif du type  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\varsigma$  tombait dans l'oubli (on pouvait employer le pluriel  $\Pi\rho\iota\alpha\mu\acute{\iota}\delta\alpha\iota$ ), de sorte qu'il ne lui restait que l'emploi pour désigner une seule descendante de Priam. Ainsi  $-ίς$ ,  $-ίδος$  devenait un suffixe féminin et se propageait

de catégorie en catégorie (*Ελληνίς, ξυμμαχίς, πολιτις, φυλακίς, ἀλληγοίς* etc.).

On voit donc qu'il n'y a pas de trace en grec d'une fonction spécifiquement féminine du suffixe *-i-s*, gén. *-ij-os*. Dans toutes les autres langues il pouvait recevoir cette fonction par contamination avec le suffixe *-ī*, gén. *-jā-s*. Mais il ne faut pas en conclure qu'il en ait été de même dans la langue-mère. Une série de formes pouvant être secondaires (sansk. *naptī-ś*, lat. *neptis*, cf. Joh. Schmidt, Pluralbild. p. 65, p. 71 sur le v. lit. et le germanique) ne prouve rien.

La classe morphologique que nous venons d'examiner est un bel exemple du type à nivellement des alternances dont nous avons choisi comme exemple le mot sanskrit *चाँ*. Étant donné que les types nivelés sont secondaires, on se demandera quel a été le point de départ de la flexion *nadī-ś*; un paradigme du type *πατήρ* ou un paradigme du type *sānū-ś*? Ici la réponse ne semble pas pouvoir être douteuse. Le type *sānū-ś* est représenté par le paradigme *δένί*, et on ne comprendrait pas comment une flexion tellement régulière eût pu donner naissance à un paradigme si irrégulier que l'est le paradigme *nadī-ś*, et spécialement on ne comprendrait pas comment un génitif en *\*-jās* eût pu être transformé en *\*-ij-os*. Il faut donc chercher le point de départ dans le type qui possédait dès l'origine un génitif en *\*-ij-os*, c'est-à-dire dans le type *πατήρ*<sup>1</sup>. Nous avons admis le même point de départ pour les thèmes réguliers en *-ā* pur (sansk. *वाचा* 'vache'). Il y a donc eu généralisation du degré fort dans les thèmes en *-ā* pur du type *πατήρ*, mais généralisation du degré réduit dans les thèmes en *-(i)jā-* du même type. C'est qu'on a évité le degré réduit dans les thèmes en *-ā* pur, parce que devant voyelle il

<sup>1</sup> Le contraste d'accent entre *nadyās* (*\*-ijos*) et *πατήρ* n'a aucune importance. Évidemment on n'avait plus aucune conscience d'un mouvement de l'accent entre *πατήρ* et *πατρός*, *pitā* et *pitré*; on ne faisait pas un départ entre la syllabe suffixale et la désinence de flexion; le principe était d'accentuer la seconde syllabe, cf. *pitřsu*, *πατρώσι*. De même dans le paradigme *nadī-ś*. La genèse des formes était déjà, dans la langue-mère, tombée en oubli.

comportait la perte d'une syllabe; on n'avait pas de raison de l'éviter dans les thèmes en *-ijā-*, où l'*i* syllabique du gén. *\*-ij-os* etc. semblait être le son caractéristique du thème, correspondant avec l'*i* d'autres cas (dat. plur. *\*-ībhjos* etc.). Dès lors il était naturel d'éviter le degré fort du nom. acc., qui, en comparaison avec tous les cas faibles, semblait avoir une syllabe de trop. En somme il n'est que tout à fait naturel que les deux séries d'alternances

<i>ā</i>	zéro	<i>a</i> ,
<i>ijā</i>	<i>ij</i>	<i>ī</i>

aient invité à deux différentes méthodes de simplification. Mais à côté de la différence phonétique entre le type *vaçá* et le type *nadí-ś* il y avait aussi une différence sémantique. Le type *vaçá* représentait une série de catégories sémantiques bien définies, et pour cette raison il est devenu productif; le type *nadí-ś* ne comprenait que des mots isolés. Les mots en *-ijā-* qui appartenaient aux catégories des noms abstraits, des collectifs etc., ont suivi le modèle du type *vaçá* (gr. *σοφία* etc.). Ainsi le type *nadí-ś* restait improductif (il n'est devenu productif que secondairement après s'être confondu avec les noms féminins du type *dēví*). Le contraste sémantique a eu de nouveau une conséquence phonétique. Le type *vaçá*, qui a absorbé une foule de mots, à l'origine morphologiquement hétérogènes, et qui a servi de modèle pour la formation d'une foule de mots nouveaux, a payé pour cette énorme expansion par la perte du caractère homogène quant à l'accent: gr. *φυγή, ποιμή, κεφαλή, τύχη, νόμος, τέχνη, ἔρση* etc. Au contraire le type *nadí-ś* a assez bien conservé l'accent auquel il fallait s'attendre dans le type *πατήρ*. En effet le type *nadí-ś* s'oppose nettement non seulement à la confusion du type *vaçá*, mais aussi au mouvement d'accent du type *dēví* (*ἡδεῖα : svādvī; δῖα : dēví* etc.); il présente avec une grande régularité l'accent sur la syllabe suffixale en grec comme en sanskrit: sanskr. *nadí-ś*, gr. *γλωχίς* etc. Le contraste entre *γλωττα* et *γλωχίς* est à mon avis une grande corroboration de la loi de Per Slomann.

La simplification qui a eu lieu dans la série d'alternances *-ijā- : -ij- : -ī-*, a consisté sans doute dans la substitution du degré *-ī-* au degré *-ijā-*. Il s'ensuit que l'accusatif en *-īm* reflété par gr. *γλωχίν-α* et lat. *vim* est plus ancien que l'accusatif sanskrit *nadyām*. Cette nouvelle forme de l'accusatif et la forme du nom. acc. plur. *nadyás* sont dues à l'influence des thèmes en consonne,

avec lesquels la plupart des désinences de flexion du type *nadī-š* concordait dès l'origine.

Le mot sanskrit *rathī-š* 'cocher'<sup>1</sup> ressemble assez, malgré le contraste *i:ijā*, aux mots grecs *νεανίας*, *ταμίας* pour justifier la question s'il y a quelque rapport entre les deux types, et de quelle nature serait ce rapport. Les mots grecs représentent sans doute des transformations relativement tardives de noms abstraits devenus noms d'individus, tout à fait comme c'est le cas pour *πολίτης*, *στρατιώτης*. Mais peut-on appliquer cette manière de voir à *rathī-š*, en y voyant la transformation d'un nom abstrait d'un des types productifs, du type *kanyā*, *hatyā* ou du type *dēvī*? C'est ce qui me semble assez difficile. Je préférerais voir dans *rathī-š* un héritage fidèlement conservé d'une époque très ancienne et d'y comparer, avant tout, le mot grec *βορέας*, qui ne pourra guère avoir une origine semblable à l'origine de la catégorie *πολίτης*. Dès lors *βορέας* pourrait être un des modèles sur lesquels les nominatifs *πολίτης* etc. ont été faits. Il faut pourtant souligner, que, à la différence de *rathī-š*, le suffixe *-jā-* était dans *βορέας* précédé d'une voyelle, circonstance qui empêchait ce mot d'adopter le paradigme *nadī-š*.

**14.** Les thèmes en *-wā-* sont, du moins jusqu'à une certaine étendue, parallèles aux thèmes en *-jā-*. Ainsi les thèmes en *-wā-* après voyelle suivent le paradigme *vaçá*: gr. *ὄρι* 'courant de l'eau', lit. *sraṇà* 'flux', sanskr. *giri-sraṇā* 'torrent'. De même on ne peut pas douter qu'il n'y ait eu des thèmes en *-wā-* après consonne qui se déclinaient sur le modèle de *vaçá*: sanskr. *sárva*, gr. *ἄλη*, fém. de *sárva-s*, *ἄλος* 'entier'; sanskr. *áçvā*, lat. *equa* 'jument'.

Mais en outre il faut supposer pour la langue-mère deux types correspondant aux types *dēvī* et *nadī-š*, c'est-à-dire, un type présentant dans la syllabe suffixale l'alter-

<sup>1</sup> La théorie de M. Zubatý, Sitzungsber. d. königl. böhm. Ges. d. W., Jahrg. 1897, XIX p. 24, qui voyait dans *rathī-š* un ancien thème en *-jo-* comparable à lit. *gaidỹs* etc., n'était possible que tant qu'on regardait ce type lituanien comme hérité de la langue-mère; aujourd'hui on est d'accord d'y voir un développement Baltique relativement tardif.



nance *-ū-* (*-wa-*) : *-wā-*, et un type sans autres alternances que *-ū-* : *-uw-*. Il est vrai qu'il y a eu une très grande confusion des deux types. En védique les formes du premier paradigme sont si rares qu'on a cru pouvoir en nier l'existence primitive et expliquer la flexion *vadhū-ś* 'femme', gén. *vadhvās* (de règle en sanskrit classique) comme la transformation d'une flexion plus ancienne (conservée en védique) *vadhū-ś*, gén. *vadhvās*, transformation qui serait due à l'influence des mots en *-ī* : *-yās*. Cependant il est très difficile de voir comment ces mots auraient pu influencer un paradigme en *-ū-ś* : *-v-ās*; et l'antiquité du degré *-wā-* est prouvée très clairement par les formes slaves *svekrūva-mī*, *svekrūva-mū*, *svekrūva-chū* à l'instr., au datif et au locatif du pluriel, de *svekry* 'mère du mari', sanskr. *çvaçrū-ś*. Le contraste assez prononcé entre le védique et la langue classique à cet égard ne tient donc pas, à coup sûr, à la chronologie; il y intervient sans doute une différence de dialecte. En slave on observe la règle curieuse que les cas faibles du singulier (dont les désinences commencent par une voyelle) suivent le second paradigme (gén. *svekrūv-e* = sanskr. *çvaçrv-ās*), tandis que les cas faibles du pluriel dont les désinences commencent par une consonne suivent le premier paradigme. C'est là une règle manifestement secondaire, née par la confusion des deux paradigmes. Aucune des autres langues ne nous donne lieu à croire que le degré *-wā-* ait été exclu du singulier. Le v. irlandais, qui a conservé des débris très intéressants du paradigme en *-ū-* : *-wā-*, forme tous les cas autres que le nominatif du singulier sur le modèle des thèmes en *-ā-* pur (v. ma grammaire celtique II 87—88) et nous présente ainsi un état analogue à celui des thèmes en *-ī-* : *-jā-* en balto-slave et en germanique (v. ci-dessus p. 34). Il faut

donc bien admettre pour la langue-mère l'existence d'un paradigme de thèmes en *-wā-* présentant les mêmes alternances que le paradigme *dēvī*. On peut ajouter que le nom. sing. de ce paradigme se terminait en *-ū* (sans *-s*). C'est ce que j'ai admis dans ma grammaire celtique pour les substantifs (II 87) et les adjectifs (II 117, où j'ai cru devoir supposer que les adjectifs masculins en *-u-*, nom. *-u-s*, formaient leur nom. du féminin en *-ū*). M. Sommer, IF 36, 191, y objecte qu'il est aussi légitime d'expliquer le nom. du fém. des adjectifs en partant de *-u-s* (forme identique à la forme du masculin) que de supposer un nominatif en *-ū*. Mais M. Thurneysen, Zs. f. celt. Phil. XII 287—288 (1918), a établi que la flexion du féminin était: nom. *dub* 'noire', acc. *duib* (le masc. avait: nom. *dub* 'noir', acc. *dub*), et cette circonstance milite en ma faveur. Néanmoins j'admets que les formes des adjectifs peuvent être interprétées en plus d'une manière, et je n'y attacherai aucune importance. Mais le témoignage des substantifs reste et ne se laisse éliminer en aucune manière. J'y ajoute avec Joh. Schmidt, Die pluralbildungen der idg. neutra, p. 57, le mot grec *πρόσβα*. Il est vrai que M. Wackernagel, Nachr. d. Ges. d. W. zu Göttingen, phil.-hist. Kl. 1914, 25 note, y a voulu voir une création analogique qui aurait eu lieu d'abord au vocatif (sur le modèle de *πότνα θεά*) pour pénétrer plus tard dans le nominatif. Mais quelle était la forme qui a été remplacée par cette création analogique? C'est là une question à laquelle je ne saurais répondre, ce qui m'empêche d'applaudir à l'hypothèse du maître de la linguistique grecque. Je m'en tiens donc à l'explication de Joh. Schmidt, et j'en conclus que le degré réduit avait en grec la forme *-wa-*, tandis que dans les autres langues il était *-ū-*. Mais les restes de ce type étaient très rares en grec; le seul

exemple tout à fait clair (outre *πρόσβα*), qu'ait cité Joh. Schmidt p. 58, est le gén. fém. *ἐἴων* 'des biens', cf. nom. masc. *ἐύς*. M. Boisacq, Dict. étym. 299, propose de séparer *ἐἴων* de *ἐύς* pour le combiner avec la famille de v. irl. *fíu*. Mais ça ne changerait rien à l'aspect morphologique; car on sait que M. Thurneysen, qui a contribué plus qu'aucun autre à l'éclaircissement de la flexion celtique en *-ū-* : *-wā-*<sup>1</sup>, en cite comme exemple *fíu* 'qualité', gén. *feibe* (*Handbuch des Altirischen*, p. 182). Je n'accepte pas l'hypothèse de M. Boisacq; mais les mots *\*esu-s* et *\*wesu-s* étant évidemment parallèles, l'irl. *fíu* : *feibe* peut être regardé comme une corroboration de l'analyse de *ἐἴων* donnée par Joh. Schmidt.

Quant à la répartition des degrés vocaliques dans le paradigme en *-ū-* (*-wa-*) : *-wā-*, on admettra que le nominatif et l'accusatif de tous les nombres avaient le degré réduit de la syllabe suffixale, tandis que les cas faibles avaient le degré fort. Pour le nom. du pluriel Joh. Schmidt p. 57 invoque le pronom sanskrit *amūś*. On peut ajouter le témoignage du v. irl., qui au nom. et à l'acc. du pluriel offre la forme *mucca* 'porcs'; car tout en présentant la désinence *\*-wās*, cette forme prouve par le vocalisme de la syllabe radicale la présence primitive, dans la désinence, d'une voyelle du timbre *u*; c'est-à-dire que la désinence était dès l'origine *\*-ūs*.

Mais l'existence en indo-européen du second paradigme (véd. *tanū-ś* 'corps', gén. *tanvās*; cf. *bhrū-ś* 'sourcil', *mayō-bhū-ś* 'rafraîchissant, rafraîchissante', *manō-ǰū-ś* 'aussi vite que la pensée' etc.) n'est pas moins sûre. Les traces de ce paradigme sont bien conservées notamment en grec: *ῥῆς*, *ἰχθῦνς*, *ὄφρῶνς*, *ἰσχῦνς*, *νέκωνς*. En latin les monosyllabes ont gardé l'*ū* long (*sūs*, cf. *vīs*), tandis que *socrus* (sansk. *çvaçrū-ś*) a passé analogiquement dans la classe des thèmes

<sup>1</sup> Sur sa palinodie récente, v. la note à la fin de mon article.

en *-u-* bref (cf. *neptis*)<sup>1</sup>. En slave le paradigme nom. *-ŭ-s*, gén. *-ŭw-os* (*-ŭw-es*) est admirablement bien conservé au singulier (*svekrŷ, svekrŭv-e*), où il couvre son propre domaine et le domaine du paradigme *-ŭ* : *-wās*. Dans le slave moderne le nom. en *-y* a été remplacé par une forme faite sur le modèle des thèmes en *-i-* (r. *svekrŏvĭ*). En lituanien nous trouvons un état de choses très semblable à celui des langues slaves modernes: *žuvìs* 'poisson', gén. *žuviès*.

Après ce que j'ai dit ci-dessus p. 39 s. sur le paradigme *nadĭ-s*, il va sans dire que je regarde l'accusatif *ισχῖν*, *socrum* comme plus ancien que véd. *tanvām*. Il est vrai que Joh. Schmidt p. 66 explique l'accusatif lituanien *žŭvĭ* de *-uw-m*, forme à peu près identique à la forme védique. Mais il faut avant tout identifier les désinences de *žŭvĭ* et de v. sl. *svekrŭvĭ*. Or en slave *-ĭ-* ne peut pas venir de *-m*, qui à la fin de mot donne *-ę* (cf. *imę* 'nom'). Il s'agit donc de la désinence *-im* empruntée aux thèmes en *-i-*.

**15.** Les nominatifs en *-s* et le jeu des alternances que nous venons d'examiner dans les thèmes en *-jā-* et *-wā-* après consonne ne sont pas inconnus en dehors du domaine de ces catégories.

Nous citerons d'abord le mot grec *λᾶαξ* 'pierre', acc. *λᾶαν*, gén. *λᾶος*, plur. nom. *λᾶες*, qui a été si bien analysé par F. de Saussure, *Mélanges Havet* (1909) p. 463 (= Recueil des publications scientifiques de F. de Saussure p. 587).

C'est un thème en *-ā-* avec généralisation du degré réduit de la syllabe suffixale (*-a-* devant consonne, zéro devant voyelle).

<sup>1</sup> Du reste il y a, je crois, encore une autre analogie entre *socrus* et *neptis*. Comme *neptis* appartenait dès l'origine au paradigme nom. *-ī-*, gén. *-jās*, ainsi *socrus* appartenait dès l'origine au paradigme nom. *-ŭ-*, gén. *-wās*. C'est ce que je crois pouvoir sinon prouver, du moins rendre vraisemblable. Mais l'argumentation serait trop longue pour trouver place ici.

Nous nous trouvons donc vis-à-vis d'un exemple du type *ζαζί*, le même type que nous avons rencontré dans les paradigmes *ναδί-ς* et *ισγις*. Mais dans ces paradigmes nous avons pu entrevoir les causes qui ont provoqué la généralisation précisément du degré réduit. Pour *λαας*, au contraire, il est assez difficile de deviner les motifs du choix du type *ζαζί*. Et il est de même difficile de déterminer à quel type le mot a pu appartenir avant le nivellement (survenu dans la langue-mère ou plus tard) des degrés vocaliques. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que le paradigme *λαας* s'explique le plus aisément, si on part du type *πατήρ*; les alternances  $\bar{a} : \text{zéro} : a$  (nom. sing.  $-\bar{a}-s$ , gén.  $-os$ , loc. plur.  $-a-su$ ) auraient subi la simplification en  $a : \text{zéro} : a$ . Il est vrai que, dès lors, on s'étonne un peu de voir l'accent frapper la première syllabe; mais cf. *νέκως*. Quant au vocalisme de la syllabe radicale, beaucoup de linguistes ont supposé que l' $\bar{a}$  long serait le produit d'une sorte de compromis entre un degré fort  $\bar{e}$  et un degré réduit  $a$ . Or ce n'est que dans le type *σάνι-ς* que nous nous attendons à des alternances vocaliques de la syllabe radicale. Mais on se souviendra que, déjà dans la langue-mère une foule d'innovations et d'actions analogiques avaient eu lieu; et une alternance  $\bar{e} : a$ , dans *λαας* ne serait guère plus surprenante que l'alternance  $ne : \eta$  dans *νέκως* 'trépassé; cadavre': irl. *éc* 'mort', m. gallois *angheu*. Du reste j'avoue que l'existence des degrés  $\bar{e}$  et  $a$  dans *λαας* ne me semble pas être hors de doute. Brugmann, IF XI 100, cite comme preuves du degré  $\bar{e}$  [le verbe *λέω* et la glose hésychienne *λιόθης* (qu'on lit *λιόλης*): *λιθόλευστος* (de  $*\lambda\epsilon\acute{o}\lambda\eta\varsigma > *\lambda\eta\phi\acute{o}\lambda\eta\varsigma$ , le passage de  $\epsilon$  en  $\iota$  indiquant un dialecte non-ionien-attique). La glose est peut-être probante; toutefois je ne saurais dire à quel dialecte elle pourrait être empruntée. Elle ne peut pas provenir d'un des dialectes doriens qui présentent un passage de  $\epsilon$  en  $\iota$  devant les voyelles vélares; car dans ces dialectes le passage n'a pas lieu dans les cas où les deux voyelles avaient été séparées par  $\phi$ . De l'autre côté, la glose faisant l'impression d'une citation littéraire, il n'est pas séduisant de l'attribuer à quelque dialecte illittéraire. Peut-être n'est-il donc pas trop fantastique d'y voir un  $*\lambda\iota\theta\acute{o}\lambda\eta\varsigma$  égaré de sa place alphabétique et tombé sous l'influence des gloses de son nouveau voisinage. Ce n'est là qu'une hypothèse que je signale en passant; mais quant au verbe *λέω* mes doutes sont beaucoup plus sérieux. Quelle que soit l'analyse morphologique de *λαας*, il est très difficile d'en dé-

river le verbe *λέω*, et rien ne nous oblige de voir dans ce verbe un dérivé d'un nom signifiant 'pierre'. Il est vrai que les termes de la lapidation sont très souvent ainsi dérivés (cf. *λιθάζω*), et qu'à nous autres hommes du vingtième siècle une telle terminologie peut paraître la seule naturelle. Mais aux temps où la lapidation était une punition coutumière, on a très bien pu la désigner par une expression qui en soi avait une signification plus générale (cf. angl. *to slay* 'tuer' = allem. *schlagen* 'frapper'). Et je crois que c'est avec raison que le linguiste danois E. Jessen dans son *Dansk Etymologisk Ordbog* (1893) p. 149 a identifié gr. *λέω* à v. norr. *ljósta* 'frapper' (prét. *laust* etc.). Le *-t-* du verbe v. norrois aura été dès l'origine un caractéristique du présent, et nous aurons à poser un verbe primitif \**leusō*, \**leus-t-ō* sans aucune affinité avec *λαας*. Les témoignages grecs internes du degré *ē* dans *λαας* sont donc assez faibles, et l'étymologie externe qui identifie gr. *λαίγξ* à v. irl. *lie*, gén. *liac* ne peut être regardée comme sûre, le mot irlandais admettant plus d'une analyse phonétique. Quant au degré *a* (bref), on en cite comme preuve le vers homérique οἳ τε Δάαν εἶχον ἠδ' Οἴτυλον ἀμφενέμοντο (Il. 2, 585); c'est un vers du *κατέλογος νεῶν* où il s'agissait de concilier avec la métrique le nom de la ville laconienne *Δᾶ* (qui en effet semble identique à *λαας*); il ne faut pas en conclure grand'chose. Il semble donc encore légitime de voir dans l'*ā* long de *λαας* un *ā* indo-européen, en regardant ce mot comme éolien; dans *ληβόλε λιθοβόλε, ἄξιε λιθοσθῆραι* Hés. et *κραταί-λεως* 'aux durs rochers' on aurait à constater la phonétique ionienne-attique.

Mais quoi qu'on pense du vocalisme de la première syllabe de *λαας*, l'analyse morphologique du mot qu'a donnée F. de Saussure restera. Elle se recommande par l'absence totale d'hypothèses; en effet elle n'opère qu'avec les formes grecques historiquement données et n'a pas besoin de reconstructions artificielles. On n'en peut guère dire autant de l'explication proposée par Brugmann, *Griech. Gramm.*<sup>4</sup> 244: *λαας* aurait été dès l'origine un neutre comme *κρέας, γῆρας*; le génitif *λαας* serait \**λαφα(σ)ος*; dans cette forme les deux *a* brefs auraient été contractés en *ā*, qui aurait pénétré plus tard dans le nom.-acc.; puis

le mot serait devenu masc. sous l'influence de *λίθος* et *πέτρος*.

**16.** Il faut donc voir dans *λᾶας* un thème masculin irrégulier en *-ā-*. Sans doute il y a eu encore d'autres substantifs semblables, mais ils ont été assimilés aux paradigmes réguliers. On peut soupçonner que *γύης* 'bois courbé de la charrue; mesure agraire', *μύκης* 'champignon' et *πόρκης* 'goupille fixant le fer de la lance au bois' en ont été; ils ont donc été assimilés secondairement au paradigme *πολίτης*, avec lequel ils ne peuvent guère avoir une commune origine. *γῦā*, *γῦη* auprès de *γύης* rappelle le nom de ville *Λᾶ* à côté de *λᾶας*. Le mot *βορέας* aurait de même sa place ici selon l'interprétation que nous en avons donnée plus haut (p. 40); la flexion primitive aurait donc été: nom. *\*-jā-s*, gén. *\*-j-os* etc.; mais il serait téméraire de voir dans le génitif tardif *βορῆ-ος* une forme héritée. Cf. enfin ce que j'ai dit du type *Πριαμίδης* p. 37.

**17.** L'adjectif 'grand' était dès l'origine un thème en *-ā-* avec une flexion du type *πανήρ*. On peut reconstruire le paradigme suivant

(nom. <i>*meġā-s</i> )		neutre	<i>*meġa</i>
acc. <i>*meġā-m</i>	gén. <i>*meġh-os</i>	instr. plur.	<i>*meġa-bhis</i> .

Le neutre *\*meġa* est reflété fidèlement par sanskr. *māhi*, gr. *μέγα*; mais le v. norrois *mjǫk* 'beaucoup', de *\*meġā*, a emprunté au masculin la voyelle longue. Inversement l'acc. masc., qui a été conservé en védique sous la forme *mahā-m*, a subi en grec l'influence du neutre: *μέγαν*. Il va sans dire que le nominatif a dû avoir dès l'origine le même degré vocalique que l'accusatif; il faut donc admettre que

gr. *μέγας* est la transformation d'un nominatif en \*-ā-s. Devant voyelle le degré réduit de la syllabe suffixale avait naturellement la forme zéro: véd. dat. *mah-é* avest. *maz-ōi*, véd. gén. *mah-ás* avest. *maz-ō*<sup>1</sup>. La continuation de l'instr. plur. se trouve dans l'adverbe avestique *mazibiš* 'grandement'. On ajoutera à ces formes de flexion les premiers termes de composés: véd. *máhi-kšatra-s* 'ayant un grand empire', *mahā-yajñá-s* 'un grand sacrifice'. Mais on ne peut

<sup>1</sup> Si j'ai, dans le paradigme, écrit avec  $\hat{g}$  les cas présentant les degrés  $\bar{a}$  et  $a$ , mais avec  $\hat{g}h$  les cas présentant le degré réduit devant voyelle, c'est que j'attribue au degré zéro des séries  $\bar{a}$  et  $\bar{e}$  l'effet de changer en aspirées sonores les sonores simples, de même que, selon F. de Saussure, BSL 1891, Publications scientifiques p. 603, il change en aspirées sourdes les sonores simples. On peut citer comme exemple gr. *ἔγω* (degré fort de la dernière syllabe): sanskr. *ah-ām* (degré réduit de la seconde syllabe + l'élément *-am* qu'on retrouve dans *tv-ām*, *ay-ām*). Les linguistes qui ne reconnaissent pas cette règle, peuvent écrire dans tout le paradigme uniformément  $\hat{g}$  ou  $\hat{g}h$ ; ça n'a aucune importance pour l'analyse morphologique.

Pour éviter tous les malentendus je désire souligner que je n'attribue aux aspirées sonores une telle origine que dans quelques rares cas; d'ordinaire elles étaient étymologiquement des sons autonomes. Au contraire je ne ferais guère d'objections à l'hypothèse que les aspirées sourdes auraient toujours l'origine indiquée par F. de Saussure. Ainsi on expliquerait le plus aisément toute une série de particularités de ces sons: 1°. Leur rareté; s'il s'agit dès l'origine de groupes de deux consonnes (*kH*, *pH*, *tH*), on n'a pas le droit de s'attendre à une fréquence plus grande que celle d'autres groupes de consonnes. 2°. Les alternances continues entre sourdes simples et sourdes aspirées (*-teH- > -tā-* et *-tH < th* alternaient de la même manière que *-ter-* et *-tr-*). 3°. La rareté extraordinaire des aspirées sourdes dans la position devant une consonne; aucun mot ne commence en sanskrit par *khr-*, *thr-*, *phr-*; c'est tout au plus qu'on trouve un *khy-*, *sphy-*. Les formules comme *\*thregh-* pour gr. *τρέχω* sont donc à reviser; l'étymologie de v. sl. *chlěbŭ* 'pain' dont j'ai fait l'apologie IF V 50 et KZ XXXVIII 393, est erronée (il s'agit d'un emprunt germanique); et qui admet (avec moi) que la différence entre les groupes *κτ*, *χθ*, *φθ* dans gr. *κτίζω*, *κτιόμαι*, *χθών*, *φθειρώ* réside dans la première consonne  $\hat{k}$ ,  $q$ ,  $\hat{g}h$ ,  $q^u h$  + »*p*»), éprouvera une certaine hésitation à admettre que gr. *φθίνω* repose sur  $k^u h$  + »*p*», bien qu'il soit très difficile de découvrir en quoi consiste l'erreur de la reconstruction.



citer un paradigme complet ni pour le grec ni pour les anciennes langues indo-iraniennes (par inadvertance F. de Saussure, *Mélanges Havet* 463, avait cité quelques formes védiques non-existantes, un nom. sing., un instr. plur., ce qu'il avait lui-même fait observer aux receveurs des extraits; malheureusement les éditeurs des Publications scientifiques ont négligé, p. 588, de marquer d'un astérisque ces formes construites). Le paradigme devait paraître si irrégulier aux temps historiques qu'on l'a suppléé ou remplacé par des dérivés réguliers qui sans doute auront eu dès l'origine une signification un peu modifiée (des augmentatifs, des diminutifs): sanskr. *mahán*, acc. *mahánt-am*, gén. *mahat-ás*, gr. dat. *μεγάλῳ*, gén. *μεγάλου*, cf. got. *mikils* (mais la voyelle *-a-* du grec a toutes les chances d'être plus ancienne que l'*-i-* du germanique), lat. *mag-nu-s*. On trouve des formes sans élargissement en arménien (*mec*, thème en *-ā-*), en albanais (*i mad*), en celtique (irl. *mag-* dans *mag-lorg* .i. *mór-lorg* O'Cl. 'une grande massue', gall. *ma-on* 'les grands', Loth, *Rc.* XL 342; on ne discutera pas ici l'*a* de l'albanais, du latin et du celtique), en tokharien (*māka* 'beaucoup'). Je ne tenterai pas l'analyse des formes hittites: *me-ik-ki* 'beaucoup', plur. *me-ik-ka-eš* 'nombreux', v. Harri Holma, *Études sur les vocabulaires sumériens-accadiens-hittites* de Delitzsch, *Journal de la Soc. Finno-ougrienne* XXXIII 1 p. 22, Fr. Hrozný, *Die Sprache der Hethiter* p. 21, 22, 26.

La syllabe radicale présente indubitablement des traces d'alternances vocaliques: gr. *ἀγα-κλυτός* = *μεγα-κλειής*. Mais on ne saurait décider si le jeu des alternances avait lieu dans la flexion ou seulement dans la dérivation ou composition.

La doctrine de Brugmann sur *μέγα*, *μέγας*, *μέγαν* était, dans *Griech. Gramm.*<sup>3</sup> p. 188, celle-ci: »Ein altes neutrales Substantiv auf *-η* mag *μέγα* gewesen sein, ursprünglich

'Grösse'; nach seiner Adjektivierung wurden die Formen *μέγας μέγαν* hinzugebildet nach dem Vorbild von *θῆλυς θῆλυν* u. dgl. (VERF., MU 2, 175)«. On voit ici les conséquences fatales du parti pris de vouloir nier l'existence de thèmes en *-ā-* non-nivelés. Thumb a rayé cette explication dans la quatrième édition de Griech. Gram. p. 221, cf. p. 40 avec la note.

**18.** Toute une catégorie de thèmes irréguliers en *-ā-* pur est constituée par les composés dont le second terme était une racine verbale se terminant en *-ā-*, *-a-* (*-ə-*).

Si cette racine était monosyllabe, on obtient des formes comme sanskr. *purō-gā-s* 'guide', *rathē-śthā-s* 'le combattant en chariot'. Ces mots sont tout à fait parallèles à *pada-vī-ś*, *mayō-bhū-ś* (ci-dessus p. 35, p. 43). En principe ils ont une flexion du type *πατήρ*, mais le degré réduit devant consonne a été remplacé par le degré normal. Nous avons donc à constater ici un demi-nivellement des alternances vocaliques, mais nous ne possédons pas les matériaux nécessaires pour décider si ce demi-nivellement date de la langue-mère. En grec le type *rathē-śthā-s* est représenté par *μετ-ανά-στη-ς* 'un homme qui a changé de patrie, un étranger immigré'. C'est ce qu'a prouvé Joh. Schmidt, Pluralbild. d. neutra, p. 346—347. Il est vrai que l'accent est inattendu; mais il s'explique aisément par l'influence de *μετ-ανά-στασις*, *μετ-ανά-στατος* et peut-être par l'association avec le type *πολίτη-ς* qui se révèle dans quelques dérivés tardifs (fém. *μετανάστρια* etc.), mais qui sans doute a eu lieu dès une époque ancienne.

Pour les composés avec une racine dissyllabe je n'ai qu'à renvoyer à l'article de F. de Saussure dans les Mélanges Havet (1909), p. 459—471, Publications scienti-

fiques, p. 585—594. Dans ces composés il y a eu le nivellement du type *çacî*; c'est-à-dire qu'ils présentent dans tout le paradigme le degré réduit de la syllabe suffixale: devant consonne, sous la forme *-a-* (*-ə-*), devant voyelle, sous la forme zéro. Pour le védique on peut citer comme exemple: nom. *tuvi-šváñi-š* 'fortement retentissant', acc. *tuvi-šváñi-m*, gén. sing. et nom. plur. *tuvi-šváñ-as*, du verbe *sván-a-ti* 'retentit', part. *svani-tá-s* 'retentissant', cf. lat. *sonō*, *sonuī*, *soni-tum*, *sonā-re*. — En grec ce type de composés a été presque complètement éliminé. Les seules traces qu'en a signalées F. de Saussure, sont les vocatifs *Αἰο-δέμα*, *Πολυ-δέμα*, *Πολυ-δέμα*, de la racine 'dompter' dans *δέμ-ν-η-μι*, *ἐ-δέμα-σα*. Le reste du paradigme de ces noms a été transformé en thèmes en *-nt-*: nom. *Αἰο-δέμας*, gén. *Αἰο-δέμαντ-ος*. Je ne décide pas s'il s'agit d'une simple transformation analogique ou d'un vrai élargissement comme celui qu'on trouve dans sanskr. *mahānt-* à côté de *mahā-* 'grand' (le nom. *mahān* et l'acc. *mahāntam* peuvent en effet correspondre exactement à *Αἰο-δέμας*, *Αἰο-δέμαντα*; au contraire le génitif *mah-at-ás* n'est pas superposable à *Αἰο-δέμα-ντ-ος*; mais ici le sanskrit a peut-être innové). Cependant je ne crois pas que tous les composés grecs du type *tuvi-šváñi-š* aient été transformés en thèmes en *-nt-*. Quelques-uns d'entre eux ont pu glisser dans la catégorie régulière représentée par *πολίτη-ς* (et de cette manière contribuer à l'introduction d'un nominatif en *-s* dans cette catégorie). C'est ce qu'on peut soupçonner p. ex. pour *μυρο-πόλης*, *σῆτο-πόλης*<sup>1</sup>. — En latin les composés du type *tuvi-šváñi-š* sont nombreux: *hērēdi-peta* (cf. l'*α* de gr. *ἐ-πτά-μην*), *agri-*

<sup>1</sup> Dans ces mots la désinence primitive aurait donc été *-a-s*. Dès lors nous aurions à supposer une désinence *-ja-s* pour *γεω-πένης*; le contraste entre *\*-pénja-s* et *γλωγίς* concorde avec la loi de Per Slomann.

*cola* (cf. *coluī* et sanskr. *čari-tá-s*), *indi-gena* (cf. *geni-tu-s*), *trans-fuga* (cf. *fugi-tum*), *foeni-seca* (cf. *secuī*, *secā-re*). Mais ils ont été presque complètement assimilés à la flexion régulière; les traces qu'ils présentent d'une morphologie autonome sont faibles et même contestables ou du moins contestées. Le neutre *indigena vinum* chez Pline est remarquable, mais il est difficile de prouver strictement qu'il ne s'agisse pas d'une expression artificielle et individuelle. Les génitifs du pluriel en *-um* (*terrigenum*, *caelicolum*) sont encore plus remarquables; car s'il était possible d'employer un génitif en *-um* de *terrigena*, mais non pas de *terra*, il est naturel d'en conclure que le génitif en *-arum* était une innovation plus récente dans le type *terrigena* que dans le type *terra*; et c'est attribuer au type *terrigena* une flexion à part. C'est en effet là, je crois, la juste conclusion; mais il faut avouer qu'il n'est pas impossible d'expliquer le contraste *terrigenum* : *terrārum* sans faire intervenir une morphologie primitive différente<sup>1</sup>.

Enfin les nominatifs *pāricīdas*, *hosticapas* attestés par Festus peuvent être interprétés comme correspondant exactement aux nominatifs védiques tels que *tuvi-šváṇi-ś*. Rien n'empêche de lire la dernière syllabe avec un *a* bref; et que la fin de mot latine *-as* puisse représenter un *-as* (*-as*) indo-européen, est hors de doute. Comme F. de Saussure le dit p. 467 (p. 590—91), l'ultième indo-européenne n'est pas concernée par l'affaiblissement des syllabes intérieures en latin (cf. ce que nous avons dit ci-dessus p. 17). Et que spécialement la fin de mot *-ās* ait été conservée en latin, c'est ce qu'il conclut avec raison du mot *anas*. En effet je

<sup>1</sup> C'est sans doute avec raison que F. de Saussure n'a pas cité l'ablatif *collēgibus* (Neue, Formenlehre d. lat. Spr.<sup>3</sup> I p. 47); il ne faut pas y voir quelque chose d'ancien.

crois que cette interprétation des formes *paricidas*, *hosticapas* est la seule juste. Néanmoins on ne saurait qualifier de tout à fait impossible l'explication de *paricidas* proposée par Walde IF XXXIX 90—91: en lisant *pāricīdās* il y voit un nom abstrait synonyme de *pāricīdium*. Cependant les prémisses d'où part Walde me semblent moins assurées qu'il ne le pense, et j'hésite à attribuer à *paricidas esto* de Festus une autre signification qu'à *paricida esto* de Cicéron. Ce qu'a dit Walde de *hosticapas* 'hostium captor' n'a rien de convaincant; mais il ne faut pas dissimuler la difficulté que ce mot peut faire au point de vue de la théorie de F. de Saussure, puisqu'on n'a aucune raison de croire que la racine de *capiō* ait été une racine en *-a-*, *-ā-*, et puisque les autres composés de cette racine ne présentent pas un *-a* final (*auceps* etc.).

Quoi qu'il en soit, l'existence dans la langue-mère des types *purō-gā-s* et *tuvi-šváṇi-s* ne peut être sérieusement contestée<sup>1</sup>.

**19.** Enfin il faut mentionner les deux substantifs non-composés védiques *pánthā-s* 'chemin' et *mánthā-s* 'pilon pour remuer quelque chose'. On sait que le dernier de ces deux mots est plus rare dans la langue védique que le premier; mais les formes qui se trouvent suffisent pour prouver que la flexion a été identique à celle de *pánthā-s*. Quant à *pánthā-s*, c'est un thème en *-ā-* avec la répartition

<sup>1</sup> Si les deux syllabes d'une racine se terminant en *-erā-*, *-elā-*, *-enā-*, *-emā-* sont au degré réduit, on obtient un type en *-r̄-*, *-ē-* etc. Ainsi en védique à côté de *gō-śáṇi-ś* 'qui acquiert des bœufs' on trouve *gō-śā-s*; le génitif *gō-śáṇ-as* peut être regardé comme commun aux deux nominatifs. Mais il est difficile de déterminer quel rôle ce type a joué dans la langue-mère. Le grec semble l'éviter en substituant à la simple racine un élargissement en *-t-*: *ἀμο-βρώς*, gén. *-ῶτ-ος*, 'qui dévore le cru', *ἀ-δούς*, gén. *-ῆτ-ος*, 'indompté'.

des degrés vocaliques de la syllabe suffixale qu'on doit attendre dans le type *πατήρ*, c'est-à-dire, le degré *-ā-* aux cas forts, le degré réduit sous la forme zéro dans les cas faibles devant voyelle et sous la forme *-i-* (indo-eur. *-a-*) devant consonne:

nom. *pánthā-s* gén. sing. *path-ás* instr. plur. *pathí-bhiḥ*  
acc. *pánthā-m* gén. plur. *path-ām* dat. plur. *pathí-bhyas*.

Ce qui est surprenant au point de vue du type *πατήρ*, c'est l'accent et le degré vocalique de la syllabe radicale aux cas forts; mais cf. ce que j'ai dit ci-dessus p. 45.

J'avais donné cette interprétation du paradigme *pánthā-s* dans mon travail de début, KZ XXXII 269 (1891). Néanmoins Bezenberger, KZ XLII 384—385, a tenté une autre explication<sup>1</sup>, selon laquelle le mot serait un thème en *-i-* [mais alors on s'attendrait à un nominatif sans *-s*, cf. *sákhā*, ci-dessus p. 22<sup>1</sup>]; le génitif *path-ás* (avest. *paṣ-ō*) ainsi que tous les autres cas faibles présentant le thème *path-* seraient des innovations analogiques causées par l'instrum. *path-á*, qui en réalité n'aurait pas été un instrum. *path-á*, mais un locatif sans désinence *\*pathā(i)*. Si Bezenberger, qui connaissait bien mon interprétation, a cru devoir lui préférer un tel tissu d'hypothèses, ce n'est évidemment que parce qu'on s'était obstiné à ne reconnaître d'autres thèmes en voyelle longue que la classe régulière à alternances nivelées qui par sa signification faisait pendant aux thèmes en *-o-* (la première déclinaison). Au contraire le grand maître de la linguistique indo-européenne F. de Saussure m'a fait l'honneur de m'écrire le 9 mars 1909: »Votre appréciation de *pánthā-s* est évidemment la seule juste«.

<sup>1</sup> Cf. aussi Johannes Schmidt, KZ XXVII 370 ss.

## V.

**20.** L'erreur de ne pas reconnaître d'autres thèmes en voyelle longue que les thèmes de la première déclinaison était au fond une répétition de l'erreur de Rask dont j'ai parlé ci-dessus p. 4 (cf. les notes à p. 4). Par ce qui précède j'espère avoir montré que la première déclinaison n'est qu'un aspect spécial, et le moins primitif, des thèmes en  $-ā-$ ; à côté de cette classe à alternances nivelées il y avait d'autres groupes de thèmes en  $-ā-$ ,  $-a-$ , qui avaient conservé les alternances de la syllabe suffixale ou les avaient nivelées dans une autre direction. Et une série de ces groupes avaient au nom. sing. la désinence  $-s$ .

Mais j'ai prévenu le lecteur qu'il ne serait pas toujours facile de faire le départ entre les thèmes en  $-ā-$  et les thèmes en  $-ē-$ . Quand il y a eu généralisation du degré réduit, ou quand le degré fort n'est connu que sous la forme indo-iranienne, il est impossible de discerner la série  $ā$  de la série  $ē$ <sup>1</sup>. Il s'ensuit que l'un ou l'autre des exemples des paragraphes qui précèdent peut représenter en réalité un thème en  $-ē-$ . Il y en a même dont le caractère de thèmes en  $-ē-$  est tout à fait indubitable. Tel est le cas pour les composés *indi-gena*, *terri-gena*, que j'ai cités p. 52 à côté de *agri-cola* etc. Car on sait que la racine du verbe *gignō* se termine en  $-ē-$ . C'est ce qui ressort de l' $ē$  panhellénique de *γενήσομαι*, *γεγένημαι*, *κασί-γνητος*, *γνήσιος*. Mais puisque, dans le type *tuvi-švāñi-š*, il y avait eu généralisation du degré réduit de la syllabe suffixale, les formes des racines en  $-ē-$  et les formes des racines en  $-ā-$  étaient

<sup>1</sup> Les cas où il s'agit d'un  $ō$  sont sans importance. Sanskr. *sōma-pā-s* 'qui boit le soma' en sera. En grec et en latin on ne trouve guère de cas semblables, mais seulement des élargissements en  $-ō-t-$  : gr. *ἀ-γνώς*, gén.  $-ᾠτ-ος$ , lat. *sacer-dōs* \**sakro-dhō-t-s* (de la racine \**dhē-*, MSL XXII 5).

identiques. On avait au nom. et à l'acc. du sing., au dat. et au loc. du plur.:

\*-peta-s, \*-peta-m, \*-peta-bhjos, \*-peta-su  
\*-ġena-s, \*-ġena-m, \*-ġena-bhjos, \*-ġena-su.

Par conséquent, quand le type *agri-cola* commençait à s'assimiler à la flexion de *terra* en adoptant des désinences avec *-ā-* (gén. plur. *-ārum* etc.), il n'était que tout à fait naturel que \*-ġena-s suivît la même route que \*-peta-s et devînt ainsi secondairement un thème en *-ā-*.

**21.** Mais pour convaincre les sceptiques de l'existence en indo-européen de thèmes nominaux en *-ē-* il ne suffira pas d'invoquer les exemples de cette espèce. Il faudra citer des exemples qui nous présentent le degré fort *-ē-*. Mais avant de retourner sur nos pas pour chercher de tels exemples il sera utile de récapituler les résultats que nous avons jusqu'ici acquis. Nous avons constaté les catégories suivantes de thèmes en *-ā-*:

A. Thèmes irréguliers sans complication par *i* ou *u* (*λαῖαζ, μέγαζ, purō-ġā-s, tui-švāṅi-š* etc.).

B. Thèmes irréguliers avec complication par *i* ou *u* (*nadī-š, ἰσχυῖζ*; nous faisons abstraction de la complication possible avec *ṛ, ḷ, ŋ, ṁ* dont nous avons parlé p. 53<sup>1)</sup>).

C. Thèmes réguliers avec complication par *i* ou *u* (*devī, γλωττα*; irl. *mucc, πρόσβα*).

D. Thèmes réguliers sans complication par *i* ou *u* (*vaçā, σοφία, ácvā*).

**22.** Nous demanderons donc tout d'abord s'il y a des thèmes en *-ē-* comparables à la classe A des thèmes en *-ā-*.



La réponse n'est pas douteuse. Nous avons déjà vu (ci-dessus p. 8) que Brugmann voyait des thèmes en *-ē-* dans le type latin représenté par *sēdēs* etc. Et il avait raison. Ces mots ne peuvent nullement, comme on l'a cru, être des thèmes en *-s-*. Les thèmes en *-s-* comme *Cerēs* ou l'adjectif *pūbēs* ne prêtent en latin à aucune transformation analogique; au contraire, ils ont très bien conservé leur flexion primitive (gén. *Cereris*, *pūberis*). En outre, le type de thèmes en *-s-* qu'on aurait à invoquer ici (le type *εὐγενής*, *Σωκράτης*) ne comprend guère que des adjectifs et des désignations de personnes; mais la plupart des mots latins en *-ē-s*, gén. *-is*, ont une signification tout autre; ce n'est que le mot *vātēs* qu'il ne serait pas absurde, du point de vue de la sémantique, de dériver de la déclinaison en *-s-*; pour tous les autres mots l'in vraisemblance sémantique s'ajoute à l'in vraisemblance morphologique, qui en soi suffit pour rendre impossible cette dérivation. Mais les mots latins en *-ē-s*, gén. *-is*, ne sont pas non plus des thèmes en *-i-*. Car les thèmes en *-i-* ont au gén. plur. *-ium*; il n'y a pas d'exceptions à cette règle parmi les vrais thèmes en *-i-* (*canis*, *juvenis*, *mensis* font au gén. plur. *canum* etc.; mais ce sont là d'anciens thèmes en consonne; *apis*, *apum*, a remplacé une forme plus ancienne *apēs*; ce qu'il faut penser de *volucris*, gén. *volucrum*, je l'ignore; seulement il peut être regardé comme certain que le mot n'est pas dès l'origine un thème en *-i-*; car le suffixe *-cri-s* est sans doute identique au suffixe de *lūdicrus*, *rīdiculus*<sup>1</sup>. Au contraire les mots en *-ē-s*, gén. *-is*, ont une tendance prononcée à former leur génitif en *-um*; *caedēs*, *sēdēs*,

<sup>1</sup> Est-ce qu'il faut partir d'un gén. plur. *\*-tl-ōm*, gén. sing. *\*-tl-es*, et admettre que les nominatifs en *-cri-s*, *-cru-s*, *-culu-s* sont des innovations? Dès lors, on pourrait comparer v. sl. gén. plur. *žitelŭ* (nom. sing. *žiteljī* 'habitant').

*clādēs, vātēs, compāgēs, ambāgēs, prōlēs, subolēs, struēs, luēs, apēs* font (ou peuvent faire) *caedum* etc. Qu'il s'agisse en vérité de thèmes en *-ē-*, c'est ce qu'on doit conclure des dérivés: *famē-licus, prōlē-tārius, nūbē-cula, vulpē-cula, plēbē-cula, plēbejus*. Et c'est seulement en les regardant comme des thèmes en *-ē-* qu'on comprend pourquoi ces mots en *-ē-s*, gén. *-is*, présentent quelquefois des formes faites sur le modèle de la cinquième déclinaison: abl. *famē, mōlē, pūbē* (substantif), *contāgē*; le flottement s'accuse au gén. et au dat. dans le mot *plēbēs*.

Mais si Brugmann, Grundriss<sup>2</sup> II 1 p. 220, était tout près de la vérité en citant le nom. et l'acc. sing. du type *sēdēs* comme des exemples du suffixe *-ē-*, il l'a manqué complètement en ajoutant tout de suite que le reste du paradigme repose sur un thème en *-i-*, d'où il conclut que l'*-ē-* était issu de *\*-ēi-*. Étant donné que la forme primitive du gén. plur. se terminait en *-um* (*caed-um*), toute explication qui part d'un thème en *-i-* est impossible. Au contraire le parallélisme entre *vātēs* ou *caedēs* et sanskr. *pānthā-s* est frappant:

sing. nom.	<i>pānthā-s</i>	<i>vātē-s</i>
acc.	<i>pānthā-m</i>	<i>vāte-m</i>
dat.	<i>path-é</i>	<i>vāt-ī</i>
gén.	<i>path-ás</i>	<i>vāt-is</i>
loc.	<i>path-í</i>	<i>vāt-e</i>
plur. nom.	<i>pānthā-s</i>	<i>vātē-s</i>
dat.-abl.	<i>pathí-bhyas</i>	<i>vāti-bus</i>
gén.	<i>path-ám</i>	<i>vāt-um.</i>

Nous avons donc à reconnaître dans le type *sēdēs* (*vātēs*) des thèmes en *-ē-* avec une flexion bien conservée du type

πατήρ, présentant le degré fort *-ē-* de la syllabe suffixale aux cas forts, et aux cas faibles le degré réduit, devant voyelle sous la forme zéro, devant consonne sous la forme *-a-* devenu *i* en latin dans les syllabes intérieures. L'*i* de *caedi-bus* est identique à l'*a* de *pāri-cīda-s*.

Mais ce paradigme n'était pas stable. Nous avons déjà parlé du flottement entre la cinquième et la troisième déclinaison, qui naturellement avait été causé par l'*ē* des cas forts. Au contraire la forme des cas faibles a causé quelquefois la création d'un nominatif sur le modèle des thèmes en consonne: *plēbēs* et *plēbs*, *saepēs* et *saeps*, *nūbēs* et *nūbs*, *trabēs* (cf. *trabē-cula*) et *trabs*, *facēs* 'flambeau' (Festus) et *fax*. Inversement l'identité des désinences des cas faibles des thèmes en *-ē-* et des thèmes en consonne a rendu possible la création d'un nominatif *canēs* 'chien' pour remplacer la forme héritée *\*k̄wō* > *\*kō* qui devait être sentie comme une irrégularité intolérable. Enfin il y a un flottement entre les thèmes en *-ē-* et les thèmes en *-i-*, mais c'est là un phénomène tardif, qui n'a pu commencer qu'à l'époque où les thèmes en *-i-* avaient abandonné leur génitif ancien (osque *aeteis*) en adoptant le génitif des thèmes en consonne. Par ce flottement *apēs*, *canēs*, *vallēs* (cf. *vallē-cula*) sont devenus *apis*, *canis*, *vallis*; à côté de beaucoup de nominatifs en *-ēs* on a des formes innovées en *-is* (*aedēs* et *aedis* etc.). Mais l'influence des thèmes en *-i-* s'est exercée surtout au gén. du pluriel, où la désinence *-ium* s'est insinuée à côté de *-um* (*caedium* etc.) et a réussi assez souvent à supplanter complètement la désinence primitive (*vulpium*, *aedium* etc.).

Quelques-uns des substantifs latins en *-ē-s*, gén. *-is*, se retrouvent dans les autres langues. Le plus remarquable

d'entre eux est le mot *facēs* 'flambeau'. Son caractère de thème en *-ē-* est corroboré par l'adjectif *facē-tus*; car on ne saurait douter que ce ne soit avec raison que Reichelt, BB XXVI 270, et Walde dérivent *facētus* de *fax*; cf. les expressions (d'un autre domaine de l'éloquence) *dīcendī facēs*, *verbōrum facēs* (chez Cicéron). Or il y a déjà longtemps qu'on a vu la parenté de *fax* et lit. *žvākė* 'chandelle' (Fröhde, BB VII 123, nomme Fick comme auteur de l'étymologie, mais Fick, BB VIII 331, l'attribue à Bezenberger). On ne peut donc qu'applaudir à M. Endzelin, Russkij fil. vėstnik LXXVI 293, qui souligne la concordance des deux langues quant à l'*ē*, concordance qui ne saurait être accidentelle. Il va sans dire que le nominatif du mot lituanien est analogue. Que l'*ē* à intonation douce (reposant sur *-ijē*) ait supplanté la continuation de l'ancien *-ē-* pur, n'a rien d'inattendu; mais il y a encore une autre innovation: un nominatif sans *-s* a été substitué à la désinence *-ē-s* que présente le latin et qu'il faut regarder comme primitive. Cette innovation a été possible, parce que, comme nous le verrons, il existait une catégorie de thèmes réguliers en *-ē-* sans désinence au nominatif.

C'est en celtique et en germanique que nous retrouvons un autre des mots latins en *-ē-s*, gén. *-is*. Au lat. *vātēs* correspond le v. irl. *fáith* 'devin'; Strabon nous a transmis le nom. plur. gaulois grécisé *οἰάτρεις*; en gallois le nom du devin-poète est devenu la désignation de son œuvre: *gwawd* 'poème, hymne'; plus tard, une disposition de critique et d'ironie (disposition du peuple qu'ont éprouvée de même les *vātēs* latins) lui a donné le sens de 'moquerie, raillerie'. A coup sûr ce n'est pas un mot apparenté, mais bien le même mot que nous trouvons sous deux formes en germanique: v. angl. *wōð* (fém.) 'chant, voix', v. norr. *óð-r*

(masc.) 'poésie', et v. angl. *wōd* v. norr. *óð-r* 'délirant', v. h. a. *wuot* 'rage, furie'<sup>1</sup>.

Or le v. irl. *fáith* est un thème en *-i-*. Mais on n'a pas le droit d'invoquer cette circonstance à l'appui de la théorie (dont nous avons reconnu l'impossibilité) qui voit dans les mots latins en *-ē-s*, gén. *-is*, des thèmes en *-i-*. Car rien ne nous empêche de poser pour une période préhistorique de l'irlandais la même flexion qu'en latin. Mais par l'effet des lois de la fin de mot en irlandais cette flexion devait devenir intolérable. On sait qu'une voyelle longue de la syllabe finale tombe, si elle est suivie de *-m*, mais reste, si elle est suivie de *-s*. Le résultat aurait donc été un nominatif qui était plus long d'une syllabe que l'accusatif. Une telle anomalie ne pouvait être conservée; elle a été éliminée par quelque transformation analogique qu'il est difficile de préciser. S'il y avait en irlandais une classe de thèmes en *-ē-* sans la désinence *-s* au nominatif, on pourrait songer à une substitution du nominatif en *-ē* au nominatif en *-ē-s*; mais je ne prétends pas que ce soit là la seule explication possible. Il faut souligner qu'on ne peut pas conclure de *οὐάρεϊς* que le mot gaulois fût déjà un thème en *-i-*; car même si l'ancienne flexion était intacte, il n'y aurait pas eu en grec de désinence plus apte que *-εϊς* à la rendre.

Je ne tenterai pas de tracer le développement de la flexion en germanique. Mais il est évident que l'alternance

<sup>1</sup> Le nom du dieu v. h. a. *Wuotan*, v. angl. *Wōden*, v. norr. *Óðinn* s'approche, pour la forme, de *wōd*, mais pour le sens, de *wōð*. Après ce qu'a dit F. de Saussure, Cours de linguistique générale, p. 316—317, sur le suffixe *-no-* désignant 'le chef de telle ou telle communauté' (dans lat. *dominus*, *tribūnus*, got. *þiudans*, *kindins*, v. norr. *dróttinn*), on se demande si *Wuotan* n'a pas eu à l'origine le sens de 'chef de la divination' ou même 'chef des devins'.

*p* : *d* peut témoigner d'un mouvement d'accent semblable à celui de sanskr. *pánthā-s* : *path-ás*. Et le flottement entre le féminin et le masculin s'expliquerait bien par une flexion à voyelle longue d'un substantif à signification masculine.

Au lat. *mōlēs* 'masse informe' peut correspondre gr. *μῶλος* 'fatigue, combat', si on admet que le thème *μωλο-* est une transformation de la plus faible forme du thème en *-ē-* apparaissant dans lat. *mōl-is* (génitif). Quant à l'adjectif *molestus*, c'est sans doute une forme faite analogiquement sur le modèle *modestus*; en effet *modus* 'la mesure, la limitation' et *mōlēs* 'la masse immense' ont pu être associés en vertu de leur sens contraires<sup>1</sup>.

Un quatrième des mots latins en *-ē-s*, gén. *-is*, semble se retrouver en grec. C'est le mot *plēbēs*. On l'avait comparé autrefois à gr. *πληθός*; mais cette comparaison est clairement erronée, pour des raisons morphologiques et pour des raisons phonétiques: *plēbēs* ne peut être une transformation d'un thème en *-s*, et *dh* entre deux voyelles non arrondies ne pouvait donner d'autre résultat en latin qu'un *d*. Mais Brugmann, Grundriss<sup>2</sup>, II 1, p. 220, a proposé une autre explication, qui est digne de toute attention; il dérive *plēbēs* de *\*plēdhwē-s* et le compare au gr. *πληθύς*. En effet le *-dhū-* du mot grec peut très bien correspondre comme degré réduit à un degré normal *-dhwē-*. Mais quel a pu être le rapport précis entre les deux paradigmes dont *πληθύς* et *plēbēs* sont les continuateurs? *πληθύς* est un paradigme du type *κατή*, né par le nivellement des alter-

<sup>1</sup> On a quelquefois comparé lat. *verrēs* au laconien *ἄρσης*. Mais si cette comparaison est juste, *verrēs* n'est pas un ancien thème en *-ē-*, mais bien dès l'origine un thème en *-n-* avec *-s* au nominatif; car les thèmes *\*rsen-* et *\*wrsen-* sont bien attestés, et *ἄρσης* fait à l'acc. *ἄρσενα*, au neutre *ἄρσεν*. Si au contraire il faut avant tout comparer *verrēs* et lit. *veĩsis*, il n'est pas impossible de partir d'un ancien thème en *-ē-*.

nances vocaliques de la syllabe suffixale d'un paradigme plus ancien \**plēdhuwē-s*, gén. \**plēdhuw-os*, loc. plur. \**plēdhū-su*. Est-ce que *plēbēs* est la continuation de ce paradigme plus ancien non nivelé? Certainement non. Car le nivellement avait eu lieu déjà dans la langue-mère, et en outre le paradigme \**plēdhuwē-s* n'expliquerait pas la flexion latine. Et même si nous posons un paradigme \**plēdhwē-s*, \**plēdhwes*, \**plēdhū-su*, il semble un peu douteux si les formes latines peuvent en résulter. On est donc tenté de soupçonner que *plēbēs* est la continuation ou bien d'un paradigme \**plēdhū*, gén. \**plēdhwē-s* (classe C de notre système, p. 56) ou d'un paradigme qui avait généralisé le thème à degré fort \**plēdhwē-* dans toutes les formes flexionnelles. Mais si tel est le cas, *plēbēs* devait être de la cinquième déclinaison. Cette conséquence n'a, en soi, rien d'in vraisemblable, et on consentirait volontiers à l'accepter. Mais dès lors nous aurions à constater que le flottement entre la cinquième et la troisième déclinaison est dû, du moins dans cet exemple, à un passage de la cinquième dans la troisième, non pas inversement.

**23.** Après avoir examiné les faits latins, nous nous demanderons s'il y a ailleurs des traces de thèmes en *-ē-* du type *vātēs*. Dans cet ordre d'idées la première question à résoudre sera de savoir si l'*ā* de sanskr. *mānthā-s* et *pānthā-s* est un *ā* ou un *ē* indo-européen. Quant à *mānthā-s* il faudrait supposer un *-ā-* indo-européen, si le présent *math-n-ā-ti* était hérité de la langue-mère. Car il n'existait pas en indo-européen un type de présent en \**-n-ē-ti*, à ce qu'il semble; cf. ce qu'en a dit M. Meillet, *Mélanges Vendryes*, p. 275—285. Mais l'antiquité indo-européenne de *math-n-ā-ti* n'est pas garantie. Au contraire il est évident

que lit. *meñtė* 'planchette pour remuer quelque chose, bâton à pétrir' est identique à *mánthā-s* comme *žvākė* à *facēs*. C'est donc un thème en *-ē-* irrégulier, dont le nominatif a été transformé analogiquement en lituanien. Pour *pánthā-s* nous n'avons, dès à priori, aucune indication sur le timbre primitif de la voyelle longue. Ce qu'on en peut dire, c'est qu'il semble être plus aisé d'expliquer les formes des autres langues, et notamment les formes latines, en partant d'*ē* qu'en partant d'*ā*. Lat. *pons*, gén. plur. *pontium*, s'expliquerait de *\*pontē-s* comme *trabs* de *trabēs*. En balto-slave et en grec le thème des cas faibles du singulier (*\*pnt-*, proprement *\*pñth-<sup>1</sup>*), en partie avec le degré vocalique des cas forts (*\*pont-*, *\*ponth-*), a été la base du développement. En balto-slave ce thème a partagé le destin ordinaire des thèmes en consonne de passer dans la flexion en *-i-*: v. pruss. *pintis*, v. slav. *paťi* 'chemin'. En grec il a passé dans la flexion en *-o-*: *πάτος* 'sentier', *πόντος* 'mer' (cf. *μῶλος* à côté de lat. *mōlēs*). C'est le même développement qu'on observe dans ces langues p. ex. pour le mot *\*woik-*, *\*wīk-*: sanskr. *viç-* 'tribu', gr. *οἶκα-δε* (*\*oĩka*, malgré Brugmann, Griech. Gramm.<sup>4</sup> p. 300, est l'acc. du singulier d'un thème en consonne; cf. Hermann Möller, KZ XXIV 498), mais v. slav. *vīsī* 'village' (lit. *viėš-pats* 'seigneur', avec le même degré vocalique qu'en grec), gr. *οἶκος* 'maison'<sup>2</sup>. L'ancien

<sup>1</sup> Selon ce que j'ai dit p. 48<sup>1</sup> le paradigme primitif serait: nom. *\*pontē-s*, gén. *\*pñth-ós*, loc. plur. *\*pñta-su*. En indo-iranien le *th* a été généralisé. Ce son a donné en avestique *θ*, mais après une nasale *t*; la répartition de *t* et *θ* dans avest. nom. *pantā*, gén. *paθ-ō* est donc de date récente et ne coïncide qu'accidentellement avec la règle primitive hypothétique.

<sup>2</sup> Malgré sanskr. *vēça-s* et lat. *vīcus* je ne crois pas qu'il y ait eu en indo-européen un *\*woiko-s* 'maison'. Du reste c'est sans grande importance pour notre problème. Car c'est précisément la coexistence ancienne de thèmes en consonne et de thèmes en *-o-* (p. ex. lat. *rōs* 'rosée',



nom. et acc. correspondant à sanskr. *pánthā-s*, *pánthā-m* a donc été éliminé en balto-slave et en grec, et certainement à cause de son aspect insolite. Mais en grec un nom. en *-ā-s* et un acc. en *-ā-m* n'auraient pas été insolites; cf. *γῶγς*, *βορέας*, *μετανάστης* etc., formes anciennes qui ont vécu assez longtemps pour se mêler avec le type secondaire *πολίτης*, *νεανίας*. Pour le grec comme pour le latin *\*pontē-s*, *\*pontē-m* est donc la reconstruction la plus vraisemblable<sup>1</sup>.

Quant à arm. *hun* 'gué', Hübschmann, Armen. Gramm. p. 469, l'explique de *\*pont-*, ce qui est phonétiquement correct. Il est plus douteux s'il serait permis de l'expliquer de *\*ponti-* (KZ XXXIX 366); peut-être que la fin de mot *-ti* tombe; mais dans un mot déclinaison il s'agirait de *-ti-* + consonne (acc. *\*ponti-m*). On préférera donc l'interprétation de Hübschmann et on verra dans la flexion du mot (gén. *hni*) un développement récent. En tout cas l'arménien ne nous enseigne rien de nouveau.

**24.** A part *mánthā-s* et *pánthā-s* ce ne sont que des débris du type *vātēs* qu'on trouve en dehors du latin. Il semble que la famille de lit. *gìria* 'forêt' représente les ruines d'un tel paradigme. Nous avons déjà dit (ci-dessus

sanskr. *rāsa-s* 'suc') qui a servi de modèle pour la création de nouveaux thèmes en *-o-* remplaçant des thèmes en consonne (p. ex. sanskr. *hṣā-s*, *pāda-s*). Que *oizo-* à côté de *oiz-* soit ancien ou non, il prouve en tout cas qu'il est légitime d'expliquer *πόντος*, *πάτος* de *\*pont-*, *\*pnt-*. Autrement Johannes Schmidt, KZ XXVII 373.

<sup>1</sup> Si le mot *ἀπάτη* est de la famille de *πάτος*, il contiendra la particule négative; cf. russ. *bez-pútnyj* 'libertin, débauché, déréglé', *ras-pútnyj* 'dissolu, déréglé', *ne-pútnaja sila* 'le diable' (de *puti* 'chemin, route'). On peut comparer aussi alb. *i paudë* 'le diable' (*pa* 'sans', *udë* 'chemin', v. mes Alb. Texte p. 201), *pa udë* 'անόμως, παρανόμως, άδίμως', Christoforidhi, *Λεξ.* p. 290. La voyelle finale de *ἀπάτη* est un élément de la dérivation secondaire et n'enseigne rien sur le paradigme du mot 'chemin'.

p. 14) que la forme *gîrê* a dû avoir une existence réelle. C'est ce qui se trouve corroboré par le dérivé *gîrénas* 'habitant d'une forêt', mot qui est attesté par Kurschat et par Lalis. Un témoignage grec vient s'y ajouter. Gr. *βορέας* 'vent du nord' a été interprété par M. Prellwitz comme 'vent des montagnes', et j'y ai applaudi, KZ XXXVI 319, en attribuant à *δπερ-βόρεος* le sens primitif 'd'au delà des montagnes'<sup>1</sup>. Sur le suffixe *-jā-* de *βορέας* nous avons parlé plus haut (p. 37); l'*ε* qui précède fait partie du mot-base et peut être la continuation d'un *ē* qui s'est abrégé devant la voyelle *ā*. Nous aurons donc à reconstruire: *\*g<sup>u</sup>orē-jā-s* 'vent du nord', *\*g<sup>u</sup>orē-*, thème du mot signifiant 'montagne'.

Si le lituanien et le grec attestent le degré *-ē-*, c'est le degré réduit *-a-* (*-ə-*) qu'on trouve dans sanskr. *gîrî-ś* 'montagne' (cf. ce qu'a dit M. K. F. Johansson, BB XV 178). La flexion de *gîrî-ś* comme thème en *-i-* est une innovation analogique aisément compréhensible. En slave le degré réduit *-a-* semble avoir causé la création d'un nom. sing. analogique en *-ā* (*gora* 'montagne') et le passage du mot dans la flexion régulière de la »première déclinaison«. Le développement slave a donc été ici sensiblement différent de ce que nous avons admis pour *\*pontē-s* 'chemin'; on dirait que l'influence des cas faibles du singulier a prépondéré dans *\*pontē-s*, tandis que les cas faibles du pluriel ont prépondéré dans le mot signifiant 'montagne'.

Reste à savoir quel a été le développement du mot

<sup>1</sup> Fick, BB XXVIII 90, a proposé une autre étymologie en s'appuyant sur *βορέην τὴν ἠῶσαν. γράγεται δὲ καὶ βοέην*. Mais ce mot n'a évidemment rien à faire avec le nom du vent du nord. Ceux qui ont lu *βοέην*, l'ont interprété comme 'peau de bœuf'. Ils ont pu avoir tort; on ne s'attend pas à un *F* dans une glose ionienne, et il ne faut pas oublier la glose *βορέιον γαστήρ ἐσκευασμένη πῶς*. Mais ils ont eu un sentiment correct de ce que peut être étymologiquement un mot signifiant 'soufflet'.

albanais *gur* 'pierre' (masc.). Les lois de la fin de mot en albanais (cf. *Romanischer Jahresbericht*, IX, I 208 s.) ne nous permettent pas de préciser avec sûreté la qualité de la voyelle qui est tombée; mais rien ne nous empêche de voir dans *gur* la transformation d'un thème en consonne reposant sur le degré réduit devant voyelle d'un thème en *-ē-*.

Chose curieuse, le jeu inattendu des alternances qu'on observe dans la syllabe radicale de *pánthā-s*, gén. *path-ás*, semble avoir eu lieu de même dans le mot signifiant 'montagne'. C'est le degré réduit qu'on trouve en sanskrit, en albanais et en lituanien; mais un degré fort (le degré *o*) se trouve en grec et en slave. Et le contraste de lit. *gìrè* et sanskr. *gìrī-ś* semble indiquer un ancien mouvement d'accent.

Si nous admettons que dans lit. *gìrè* comme dans *žvāké* et *meñtè* un nominatif sans *-s* a été substitué à un nominatif en *-ē-s*, le paradigme primitif sera: nom. \**g<sup>u</sup>órē-s*, gén. \**g<sup>u</sup>rr-ós*, lok. plur. \**g<sup>u</sup>rrá-su*.

**25.** Le parallélisme entre les thèmes irréguliers en *-ā-* et en *-ē-* que nous avons cru pouvoir constater dans les types *μέγας*, *mahā-m* (*-ā-*) et *mánthā-s*, *pánthā-s* (*-ē-*; cf. lat. *vātēs*, *facēs* et indo-eur. \**g<sup>u</sup>órē-s*), peut être attendu aussi pour les composés dont le second terme est une racine verbale monosyllabe. A sanskr. *rathē-śthā-s* (*-ā-*) correspond avec *-ē-* p. ex. *dhāma-dhā-s* 'créateur' etc. On a le droit de comparer avec ce type sanskrit les composés grecs de la racine de *ἄημι* 'je souffle', sanskr. *vā-ti* 'il souffle', v. slave *vě-ja-ti* 'souffler', got. *waian*, bien que la racine ne soit pas en grec une racine monosyllabe, à proprement parler. Or le composé homérique *ζαίης* 'qui souffle avec violence' fait

à l'accusatif ζᾶίν. Les grammairiens ont donné à cette forme l'accent ζᾶίν en lui transférant le circonflexe qui était de règle dans les thèmes en -s (εῖ-γενῆ etc.); mais déjà Johannes Schmidt, KZ XXVII 284<sup>1</sup>, a vu qu'il faut accentuer ζᾶίν. C'est une forme tout à fait régulière d'un thème en -ē-, comme l'a déjà dit Bechtel, Die Vokalkontraktion bei Homer (1908), p. 56. C'est sans doute avec raison que Bechtel y ajoute le gén. plur. δυσᾶίων de δυσᾶής 'qui souffle portant malheur'. Il est vrai que ce n'est pas là la forme primitive du gén. plur. d'un thème en -ē-; mais si le degré fort -ē- avait été introduit, par innovation analogique, dans les cas faibles du pluriel dont la désinence commençait par une consonne, il n'est que tout à fait naturel que le génitif ait pu tomber sous leur influence et sous l'influence des thèmes en -ā- de la première déclinaison.

Mais ces composés de ἄη-μι sont les seules traces sûres d'adjectifs composés en -ē- que j'aie pu trouver en grec.

F. de Saussure, Mélanges Havet (1909), p. 464, Publications scientifiques p. 589, fait observer qu'il n'y aurait rien que de vraisemblable à croire que de nombreux mots comme *πυκλο-τερός* (cf. *τέρε-τρον* etc.) valent en réalité \*-terə-s. L'exemple est admirablement choisi. En face de *τέρε-τρον* on ne peut guère nier trop obstinément la possibilité d'un \**πυκλο-τέρε-s*. Mais encore il me paraît très difficile de comprendre comment une telle forme a pu être transformée en *πυκλο-τερός*. Du reste, il ne s'agirait pas, selon l'hypothèse de F. de Saussure, de la conservation d'un -ē- indo-européen représentant le degré normal, mais bien plutôt de l'introduction analogique d'un -ē- grec sur un modèle à degré long.

Sans connaître l'hypothèse proposée par F. de Saussure M. Roderick McKenzie, *The Classical Quarterly* XIII (1919), p. 141—148, a maintenu une idée du même ordre. En effet il a très bien montré le rapport qu'il y a assez souvent en grec entre des adjectifs en -ής, neutre -ές, et l'aoriste du passif en -ῆναι : *γυναι-μανής* à côté de *μανῆναι* etc. Mais il ne faut pas en conclure que ces adjectifs aient été dès l'origine des thèmes en -ē-. Et il faut souligner qu'un *γυναι-μανής* différencierait inexplicablement du type

*tuvi-šváñi-s* (lat. *indi-gena, pāri-cida-s*). Il sera préférable de supposer que le rapport entre les deux catégories morphologiques est un phénomène relativement tardif. Le seul exemple pour lequel il me semble séduisant d'admettre l'hypothèse d'un thème en  $-\bar{e}$ , est l'adjectif  $\acute{\upsilon}\text{-}\gamma\acute{\upsilon}\eta\acute{\varsigma}$  (cf.  $\acute{\upsilon}\gamma\upsilon\eta\rho\acute{o}\varsigma$ ), que M. Roderick McKenzie combine avec  $\beta\acute{\omega}\nu\alpha\iota$  (alternance vocalique  $\bar{e} : \bar{o}$ ); le fait que cette racine peut revêtir une forme monosyllabe  $*g^u j\bar{e}$ - ( $\zeta\eta\nu$ ) peut rendre croyable cette explication.

**26.** On sait que quelques noms propres grecs sont des thèmes en  $-\bar{e}$ . Il semble qu'il faut constater pour le chypriote un type de noms d'hommes en  $-\eta\text{-}\varsigma$  dont le génitif se faisait sur le modèle de la première déclinaison (*Τιμᾶσῆν* ou *Τιμᾶσεν*, v. Brugmann, Griech. Gramm.<sup>4</sup> p. 263). On peut y comparer le type béotien *Μέννει*, acc. sing.  $-\epsilon\omega$ , dont le nominatif sans  $-s$  est dû ou bien à l'influence des féminins de la première déclinaison ou bien au syncrétisme du nominatif et du vocatif (cf. les nominatifs comme *μενεληγγερέτα*, qui sont en réalité des vocatifs), tandis que le génitif ( $-\iota\omicron\varsigma$ ) imite les thèmes en  $-s$ . Et on peut supposer que les noms propres du type *Φέρης*, gén. *Φέρητ-ος* reposent sur un élargissement du type en  $-\eta$ . Enfin la flexion du nom du dieu *Ἄρης* peut faire songer à un thème en  $-\bar{e}$ . Mais *Ἄρης* est étymologiquement obscur et suspect d'être emprunté aux populations préhelléniques; et les noms hypocoristiques en  $-\bar{e}$  sont plutôt une innovation grecque qu'un héritage ancien; le fait que le premier élément d'une série de noms d'hommes se terminait en  $-\epsilon$ - (*Φερε-κράτης*, *Μενε-κράτης* etc.) a bien pu déterminer le choix de la forme de l'hypocoristique. Tous ces noms propres ne prouvent donc autre chose que l'existence en grec de modèles sur lesquels un paradigme en  $-\bar{e}$  pouvait être créé. Vu les étroits rapports entre les noms propres et les adjectifs on ne saurait guère objecter à l'hypothèse que précisément le type  $\zeta\bar{\alpha}\acute{\eta}\varsigma$ , à une époque où il était encore bien conservé, ait pu servir de modèle pour la flexion des noms propres.

**27.** Nous avons examiné jusqu'ici la classe A, la première des quatre classes de thèmes en voyelle longue que nous avons posés plus haut p. 56. La flexion de la classe B (type *nadī-š, ισχύς*) ne comportait pas de formes à degré

fort; dans cette classe les thèmes en  $-\bar{a}-$  et les thèmes en  $-\bar{e}-$  sont donc indiscernables. Au contraire, dans la classe C (type *dēví*, type irl. *mucc*) les cas faibles présentaient le degré fort. Nous nous demanderons donc si on trouve des thèmes en  $-\bar{i}-$  (gr.  $-j\bar{a}-$ ) :  $-j\bar{e}-$  et en  $-\bar{u}-$  (gr.  $-wa-$ ) :  $-w\bar{e}-$ .

Il y a déjà plus d'un an que M. A. Cuny m'a communiqué (août 1925) quelques détails permettant de répondre positivement à cette question. Mon collègue français m'a prouvé que les deux mots *δίψα* et *πεῖνα* sont, dès l'origine, des thèmes en  $-j\bar{e}-$  (cf. *διψῆν* et *πεῖνῆν*). On aura donc à admettre que les thèmes en  $-j\bar{a}-$  :  $-j\bar{e}-$  se sont mêlés en grec avec les thèmes en  $-j\bar{a}-$  :  $-j\bar{ā}-$ . Si les thèmes en  $-j\bar{ā}-$  l'ont emporté sur les thèmes en  $-j\bar{e}-$ , c'est sans doute parce qu'ils constituaient la classe la plus nombreuse et présentaient une alternance vocalique plus simple que l'alternance  $-j\bar{a}-$  :  $-j\bar{e}-$ . La déclinaison indo-européenne représentée par *δίψα* et *πεῖνα* pourrait bien être la source d'une partie des mots latins en  $-i\bar{e}-s$  de la cinquième déclinaison. Le nivellement de l'alternance  $-\bar{i}-$  :  $-j\bar{e}-$  n'aurait rien de plus étonnant que le nivellement de l'alternance  $-\bar{i}-$  :  $-j\bar{ā}-$  dans *avia* 'grand'mère' (Joh. Schmidt, Pluralbild. 62), *ascia* 'hache', cf. got. *aqizi*. Il faut seulement admettre que ces mots latins en  $-i\bar{e}-s$  ont emprunté au type *vātēs* la désinence  $-s$  du nom. sing.<sup>1</sup>

S'il y a eu des thèmes en  $-\bar{i}-$  ( $-j\bar{a}-$ ) :  $-j\bar{e}-$ , il est vraisemblable qu'il y a eu de même des thèmes en  $-\bar{u}-$  ( $-wa-$ ) :  $-w\bar{e}-$ . Lat. *plēbēs* pourrait bien, comme je l'ai dit plus haut p. 63, être la continuation nivelée d'un paradigme  $*plēdhū$ , gén.  $*plēdhwē-s$  (flexion »protérodynamique« à côté de la flexion

<sup>1</sup> Il y aurait une trace du type *πεῖνα* en germanique, s'il était sûr que l'accusatif v. norr. *heiði* got. *haiþja* (nom. *haiþi*) remonte à  $-j\bar{e}m$  (le degré  $-j\bar{e}-$  aurait pénétré des cas faibles dans l'accusatif). Mais j'avoue que je partage les doutes de Brugmann, Grundriss<sup>2</sup> II 1, p. 223.

»hystérodynamique« dans gr.  $\pi\lambda\eta\theta\acute{\upsilon}\zeta$ ,  $\pi\lambda\eta\theta\acute{\upsilon}\omicron\zeta$ ). Mais il se peut aussi que le nivellement a eu lieu déjà dans la langue-mère; le mot latin serait alors la continuation d'un paradigme indo-européen du type  $us\bar{a}s$ : nom. \* $pl\bar{e}dhw\bar{e}$ , gén. \* $pl\bar{e}dhw\bar{e}-s$ . En tout cas lit.  $g\acute{e}rv\acute{e}$  'grue' semble avoir le même rapport avec lat.  $gr\bar{u}s$  que  $pl\bar{e}b\bar{e}s$  avec  $\pi\lambda\eta\theta\acute{\upsilon}\zeta$ .

**28.** Nous essayerons enfin de répondre à la question s'il y a eu dans la langue-mère des thèmes en  $-\bar{e}$ - correspondant à la classe D de notre système (type  $vac\acute{a}$ ,  $\sigma\sigma\eta\acute{\iota}\bar{a}$ ,  $\acute{\alpha}c\upsilon\bar{a}$ , v. p. 56).

En effet l'existence de thèmes en  $-\bar{e}$ - »réguliers«, avec nivellement des alternances vocaliques et sans  $-s$  au nominatif, semble être garantie par le sanskrit. Parmi les mots-racines monosyllabes à voyelle finale longue de cette langue on trouve plusieurs exemples de la coexistence de deux paradigmes: un paradigme »irrégulier«, avec la désinence  $-s$  au nom. sing., quand il s'agit d'un adjectif ou d'un nom concret désignant un phénomène séparé; et un paradigme »régulier«, sans désinence au nom. sing., s'il s'agit d'un nom abstrait ou d'un nom collectif. Ainsi à côté de  $pada-v\acute{i}-\bar{s}$  'guide' on a  $pada-v\acute{i}$  'chemin' (sens qui reposera sur un sens abstrait primitif); à côté de  $j\bar{a}-s$  'descendant' on a  $pra-j\acute{a}$  'descendance'<sup>1</sup>. De la même manière nous avons,

<sup>1</sup> Ici  $\bar{a}$  représente un  $\bar{n}$  indo-européen, cf.  $j\bar{a}-t\acute{a}-s$  'né' (racine \* $g\bar{e}n\bar{e}$ ). Il est vrai qu'une combinaison qui supposerait une tout autre racine, a séduit beaucoup de linguistes, la combinaison de  $j\bar{a}-s$ ,  $pra-j\acute{a}$  et  $j\bar{a}s-pati-\bar{s}$  'chef de famille' avec v. sl.  $gos-pod\bar{i}$  'maître, et gr.  $\delta\epsilon\sigma-\pi\acute{o}\tau\eta\varsigma$  'maître de la maison' (Benfey, KZ IX 109—110, Joh. Schmidt, KZ XXV 15—16, Oswald Richter, KZ XXXVI 113 ss.). L'idée de chercher dans  $gos-$ ,  $\delta\epsilon\sigma-$  et  $j\bar{a}s-$  un thème en  $-s$  est certainement erronée et ne peut nullement être appuyée par l'adjectif  $sa-pra-j\bar{a}s$  'qui a une bonne descendance' (thème en  $-s$ ), qui est à  $pra-j\bar{a}$  ce qu'est  $\epsilon\theta-g\upsilon\nu\eta\varsigma$  à  $g\upsilon\nu\eta$ . Mais j'avoue que j'ai été un partisan de l'interprétation des premiers termes des trois composés comme génitifs: \* $g^u\bar{e}-s$  (sanskrit.), \* $g^u-os$  (v. sl.),  $g^u-es$  (gr.); on aurait

de plusieurs racines en  $-ē-$ , des féminins »réguliers« sans désinence au nom. sing. A l'exemple *psā* 'le manger' cité par Brugmann, Grundr.<sup>2</sup> II 1 p. 222, on peut ajouter: *prati-mā* 'image', cf. *mī-mā-ti* 'il mesure', lat. *mē-tior* 'je mesure', gr. *μη-τις* 'sagesse', v. sl. *mě-ra* 'la mesure'; et toute une série de composés de la racine  $*dhē-$  'poser, faire': *su-dhā* 'bien-être', *dur-dhā* 'désordre', *tirō-dhā* 'secret', *sva-dhā* 'qualité propre, habitude', *çrad-dhā* 'confiance, fidélité', *mēdhā* 'sagesse' (de  $*m̃s-dhē-$ , cf. gr. *μαρθάνω, μαθήσομαι*, qui contient  $*m̃-dhē-$ ), *addhā* 'certainement' cf. v. perse, avest. *azdā* 'connaissance, avis' (peut-être  $*m̃d-dhē-$ , cf. gr. *μέδομαι*, osque *med-dīss*). Il semble qu'il y ait eu un certain flottement entre les nominatifs en  $-ā$  et en  $-ās$ . A côté de *sva-dhā* on trouve *sva-dhā-s*; à côté de *çrad-dhā* semble exister *çrad-dhā-s* (Lanman, Journal of the American Oriental Soc., X 444, cf. Meillet, MSL XXII 216); à côté de *mēdhā* on a en avest. *mazdā*. C'est évidemment à tort que Joh. Schmidt, Pluralbild. p. 136, 387, a voulu voir dans *svadhās* un thème en  $-s$ ; et je ne puis pas non plus admettre que la flexion d'avest. *mazdā* (voc. *mazdā*, acc. *mazdam*, dat. *mazdāi*, gén. *mazdā*) indique un thème en  $-s$ ; la prononciation trissyllabe des cas obliques ne peut pas justifier l'hypothèse d'une contraction, après la chute d'un  $-h-$ . Peut-être que ce ne soit pas tout à fait sans importance que *mazdā* est devenu, en avestique, le nom du dieu suprême; cette circonstance devait favoriser la tendance de préférer ainsi le degré fort  $*g^{uē}$ - et le degré réduit devant voyelle  $*g^u-$  de la racine dont le degré réduit devant consonne  $*g^ua-$  serait conservé dans *ἐβέθη· ἐγενήθη* Hés. Mais comme désinence du génitif du paradigme »irrégulier« on attendrait  $-es$  en slave,  $-os$  en grec, non pas inversement; et on ne s'attendrait pas du tout au paradigme »irrégulier«, le premier terme de ces composés étant un collectif; on s'attendrait donc à la forme du paradigme »régulier«  $*g^{uē}-s$  dans toutes les trois langues. C'est pourquoi j'ai fini par abandonner la combinaison.



le paradigme qui était de droit pour les adjectifs (on sait qu'il y avait de nombreux adjectifs en *-dhā-s* en sanskrit; cf. spécialement l'adjectif *grad-dhā-s* 'confiant, fidèle', avest. *zrazdā*, plur., 'croyants' à côté du substantif *grad-dhā*). Du reste le flottement entre *-ā* et *-ā-s* n'est guère plus étonnant que le flottement entre *-ī* et *-ī-s* que nous avons mentionné plus haut p. 35; il n'est pas de nature à élever des doutes quant à l'antiquité du nominatif en *-ā* (indoeur. *-ē*).

**29.** Le nominatif en *-ē* est corroboré par le gr. *χρή* qui est identique à la racine du verbe primitif *κί-χρη-μι* 'je prête', »je donne l'usage de quelque chose«, moy. *κί-χρα-μαι* 'j'emprunte', et du verbe dérivé *χρησθαι* 'faire usage de'. Il semble donc que le sens primitif ait été 'utilité', d'où s'est développé le sens historique 'nécessité'. Le composé *ἀπό-χρη* s'est allié avec des formes vraiment verbales pour former le paradigme 'suffire'. Quant à l'étymologie, Brugmann, Grundriss<sup>1</sup> II 962, avait comparé sanskr. *hāryati* 'il se réjouit de qc., il désire', comparaison excellente qu'il a néanmoins abandonné Grundriss<sup>2</sup> II 3, p. 171; cf. ombr. *herter* 'il faut'. Il s'ensuit que *χρή* est apparenté à *χαίρω*, *ἐ-χάρον*; cf. pour le sens gr. *τέρομαι* 'je me réjouis', sanskr. *trptī-s* 'contentement', v. pr. *enterpo* 'il est utile', got. *haurfts* 'besoin' (selon l'étymologie trop souvent négligée de F. de Saussure, MSL VII 83, Publications scientifiques p. 448); cf. aussi la phrase danoise *hvad glæde har jeg av det?* »quelle joie est-ce que j'en ai?« c'est-à-d. 'à quoi cela m'est-il utile?'.

Brugmann, Grundriss<sup>2</sup> II 1 p. 222, cite *δμο-κλή* 'clameur' comme un second exemple d'un substantif grec en *-ē-*, en renvoyant à créét. *ἀν-κλήμενος*. Il peut avoir raison;

mais il ne faut pas dissimuler qu'il est impossible de prouver le caractère panhellénique de l' $\eta$  de  $\delta\mu\omicron\text{-}\kappa\lambda\eta$ .

**30.** En lituanien on trouve toute une série de composés de la racine \**dhē-* comparables aux composés sanskrits, *pra-dē* 'commencement' (Sommer, Die idg. *iā-* und *io-* Stämme im Baltischen, p. 114) se rencontre aujourd'hui le plus souvent transformé en *pra-džià*. Mais nous avons *-dē* dans *arklī-dē* 'écurie' (Niedermann, Senn & Brender, Wtb. d. lit. Schriftspr.; *arklī-dē* Juškevič), *avī-dē* 'bergerie' (Juškevič, Lalis), *galvi-dē* 'étable aux bœufs' (Lalis), *karvi-dē* 'étable aux vaches' (Šatrijos Ragana, Vincas Stonis p. 39), *alū-dē*, *alī-dē* 'tonneau à bière, cantine à bière' (Niedermann, Senn & Brender), *pelū-dē* 'caisse pour les balles du blé', v. pr. *umno-de* 'fournil'. Ce sont là des nomina loci, développés sans doute de nomina actionis. Lit. *žvaigz-dē* 'étoile' est peut-être un composé d'un thème en *-s* apparenté à gr.  $\varphi\omicron\iota\beta\omicron\varsigma$ ; sur l'*-ā* de v. sl. *zvězda* (avec *zv-* de *gw-*, cf. pol. *gwiazda*; le *gw-* est dû à l'influence du *-g-* intérieur) cf. p. 79.

**31.** En latin le seul mot monosyllabe en *-ē-* est *spēs*, qui est identique à la racine de lit. *spė-ti* 'pouvoir suivre, avoir le temps de', v. sl. *spě-ti* 'réussir'. Le pluriel *spērēs* d'Ennius s'explique comme *vīrēs* de *vīs* (plus haut p. 36). Du reste on ne saurait guère faire d'objections à l'hypothèse qu'il a pu y avoir, à côté du substantif *spē-s*, des adjectifs composés en *-s* (cf.  $\varphi\nu\eta$  :  $\epsilon\upsilon\text{-}\varphi\nu\eta\varsigma$ , sanskr. *pra-jā* : *su-prajās*); *ex-spēs*, qui ne se rencontre qu'au nominatif, a pu en être, et le verbe *dēspērō* pourrait bien être dérivé d'un autre adjectif en *-s* (de la même manière que *dēgenerō* de *dēgener*) et puis avoir servi de modèle pour la création

du verbe *spērō*. L'idée que *spē-s* aurait été dès l'origine un thème en *-s*, est invraisemblable; les thèmes monosyllabes en *-s* ne semblent pas être sujets à des transformations (cf. *mōs*, *mūs* etc.). Quant à la désinence *-s* du nominatif, il semble qu'il y ait eu en latin le même empiétement de *-ē-s* sur *-ē* qu'en védique.

On a quelquefois cherché en latin des composés de la racine *\*dhē-*. Pour moi je vois un tel composé dans le mot *sordē-s*. Ce mot aurait donc passé de la cinquième (gén. *sordērūm*, Plaute, abl. sing. *sordē* Lucrèce) dans la troisième déclinaison. J'y vois un *\*soro-dhē-* 'tas de fumier', cf. russe *sor* 'ordure'. Pour le développement de *-rodh-* cf. *sacerdōs* de *\*sakro-dhōt-s*. De *sordēs* est dérivé le verbe *sordeō* et l'adjectif *sordidus*; les substantifs *sorditia*, *sorditūdō* ont pu être ajoutés analogiquement; on trouve chez Pokrovskij, KZ XXXV 232, des familles de mots qui ont pu servir de modèle.

**32.** Ainsi il ne peut guère être douteux qu'il n'y ait eu en indo-européen une catégorie de noms-racines monosyllabes en *-ē-* présentant une flexion »régulière«. Est-ce qu'il y a eu des dissyllabes aussi? Dès à priori on ne saurait y objecter. Il est déjà un peu arbitraire de vouloir constater un contraste profond entre les racines de la forme *\*dhē-* et celles de la forme *\*ġenē-* etc. et de vouloir exclure la dernière forme de racines des fonctions qui sont légitimes pour la première forme. Et il est tout à fait impossible d'entrevoir aucune différence essentielle entre une racine dissyllabe avec le degré zéro de la première syllabe ( $\chi\rho\acute{\iota}$ ) et une racine dissyllabe qui a conservé la valeur syllabique de la première syllabe ( $\acute{\epsilon}\text{-}\chi\acute{\iota}\rho\acute{\iota}\nu$ ). Il serait donc très étonnant, si *\*ġhrē-*, *\*ġnnē-* etc. ne pouvaient pas, tout

aussi bien que \**ghrē-* etc., prendre la fonction de noms abstraits. On peut ajouter qu'il est très difficile de faire un départ entre les racines en *-ē-* ne comportant pas d'analyse morphologique (\**genē-*) et les thèmes verbaux contenant un élargissement par *-ē-* (\**sed-ē-*). On s'attendra plutôt à voir figurer comme noms aussi bien les thèmes du type \**sed-ē-* que les racines du type \**genē-*.

Néanmoins les traces de noms dissyllabes réguliers en *-ē-* pur semblent avoir disparu non seulement en sanskrit, mais aussi en grec. C'est *-ā-* qu'on trouve dans *χαρά* 'joie' en face de *ἐ-χάρα-ν*. Bechtel, Die inschriften des ionischen dialekts (Abh. d. Ges. d. W. zu Göttingen XXXIV, 1887), p. 66<sup>1</sup>, pense que *ἀρή* 'dommage' (cf. *ἀρημένος* 'fatigué, tourmenté') pourrait être un thème en *-ē-*. Mais il est impossible de le prouver, à moins qu'on n'admette une parenté entre *ἀρή* et *ἄρης*, ce qui me semble tout à fait problématique.

33. C'est donc surtout en latin qu'il faut chercher les preuves de l'existence de la déclinaison régulière en *-ē-* pur. Et ici même les exemples ne sont pas nombreux. Le seul nom dissyllabe en *-ē-* pur de la cinquième déclinaison est le mot *fidēs*. Que ce soit là un véritable thème en *-ē-*, c'est ce qu'on peut conclure du dérivé *fidēlis*. La théorie qui y voyait un thème en *-s*, est caduque, comme l'a bien montré M. Meillet, MSL XXII 215. En général, aucun mot de la cinquième déclinaison n'est un thème en *-s*; les thèmes en *-s* n'ont pas été, en latin, sujets à passer dans d'autres déclinaisons. C'est ce que nous avons déjà constaté plus haut p. 57. Si le mot osque correspondant à *Cerēs* a passé dans la cinquième déclinaison (dat. *Kerri*), c'est là la conséquence d'une syncope étrangère au latin.

Mais bien que le mot *fidēs* soit certainement un thème en *-ē-*, sa valeur comme exemple d'une déclinaison régulière de noms dissyllabes en *-ē-* pur peut être contestée. Car on ne peut guère réfuter l'hypothèse de M. Meillet, MSL XXII 215—218, selon laquelle *fidēs* serait fait sur le modèle d'un mot plus ancien qu'il a supplanté depuis, un substantif correspondant exactement à sanskr. *çrad-dhā* (\**crēdēs*). Ainsi le seul mot dissyllabe en *-ē-* pur de la cinquième déclinaison ne serait qu'un témoignage indirect de l'existence, d'ailleurs bien établie, de noms monosyllabes réguliers en *-ē-* pur.

Pendant, si *fidēs* est unique dans la cinquième déclinaison, c'est évidemment parce qu'une série d'autres mots du même type ont passé dans la troisième déclinaison. Nous avons déjà vu que le flottement entre la cinquième et la troisième déclinaison doit quelquefois être interprété en faveur de la cinquième déclinaison (*plēbēs* p. 63, *sordēs* p. 75). Et je crois que non seulement la plupart des mots de la troisième déclinaison qui peuvent présenter *-ē* à l'ablatif<sup>1</sup>, ont été, à l'origine, de la cinquième déclinaison, mais qu'il faut supposer la même chose pour une série d'autres mots en *-ē-s*, gén. *-is*, qui sont des noms abstraits. Et ces mots sont assez nombreux (même si on fait abstraction d'un ou deux exemples qui ont été interprétés comme des composés de la racine \**dhē-*<sup>2</sup>) pour rendre vraisemblable

<sup>1</sup> Pas tous les mots; car *mōlēs*, qui selon le témoignage (du reste non corroboré par les textes métriques conservés) de Priscien VII 768 a pu faire *mōlē* à l'ablatif, est certainement un exemple du type »irrégulier« de thèmes en *-ē-* appartenant à la troisième déclinaison.

<sup>2</sup> Il s'agit de *pūbēs-s* et *caedēs-s*. Le substantif *pūbēs* 'virilité, les adultes' est de ceux qui présentent un flottement entre les deux déclinaisons (abl. *pūbē* chez Plaute). Les adjectifs *pūbēs*, *impūbēs* (thèmes en *-s*) sont à *pūbēs-s* ce qu'est sanskr. *su-mēdhās* 'sage' (thème en *-s*) à *mēdhā* 'sagesse'. Tout cela concorderait à merveille avec l'hypothèse de M. Thurneysen, KZ XXX 488 ss., qui y cherche la racine \**dhē-*. Sur *caedēs* cf. F. de Saussure, Mélanges Havet, p. 468 (Publications scientifiques, p. 592).

l'existence primitive d'une déclinaison régulière en *-ē*. On peut constater l'identité du thème nominal avec un thème verbal dans *prōlēs*, *subolēs*, *indolēs*, cf. *adolescō*, *adolē-vī* etc., dans *tābēs*, cf. *tābeō*, et dans *sēdēs* (nomen loci de nomen actionis), cf. *sedē-re*, lit. *sēdē'-ti*.

**34.** La conclusion que nous avons tirée du latin semble être corroborée par le celtique. Il s'agit de l'interprétation du paradigme irlandais des thèmes en *-ā*. On sait que le nominatif, l'accusatif et le datif de ces thèmes ont la forme *tuath* ('peuple'), *tuath*, *tuath*. Le nominatif suppose la désinence *-ā*, le datif *-āi*; mais l'accusatif est difficile à expliquer. Dans ma grammaire celtique I 363 j'ai constaté que *tol* 'volonté fait à l'acc. *toil*, au datif *tuil*. Il s'ensuit que la désinence de l'accusatif de ce mot a eu une voyelle palatale ouverte, c'est-à-dire la voyelle *e*. La désinence était donc *-em*. A l'époque où j'écrivais ma grammaire, il aurait encore été possible de maintenir qu'il s'agissait d'une irrégularité spéciale du mot *tol*. Mais après que M. Thurneysen, KZ XLVIII 65, a prouvé que l'ancien accusatif de *ben* 'femme' était *bein*, nous avons là un second exemple qui exige la désinence *-em*; et comme cette désinence est en outre phonétiquement admissible pour tous les autres accusatifs de thèmes en *-ā* (*tuath* etc.), nous n'avons plus aucune raison de douter que ce n'ait été là la désinence commune de toute cette déclinaison<sup>1</sup>. La désinence *-em*

<sup>1</sup> Ceci étant ainsi, l'étymologie de *tol* n'a qu'un intérêt assez médiocre pour notre question. Je dirai néanmoins en passant que je ne crois guère que *tol* appartienne à la famille de *τλήναι* etc. Car cette famille de mots a toujours un sens d'effort sur soi-même, d'accommodation ou tout simplement d'indulgence ('endurer, tolérer'). Même dans le mot le plus actif et énergique du groupe, gr. *τολμάω*, ce sens n'est pas absent (cf. Od. 24, 162: *αὐτὰρ ὁ τέως μὲν ἐτόλμα ἐνὶ μεγάροισιν ἑοῖσιν βαλλόμενος καὶ ἐνισσόμενος τετλήσθι θυμῷ*). Un tel sens est bien loin de la notion

peut remonter à  $-\bar{e}m$  ou à  $-m$ . Il s'ensuit que les thèmes en  $-\bar{a}$ - se sont mêlés en irlandais avec une autre déclinaison, ou bien avec les thèmes en consonne (accusatif  $-m$ ) ou avec une déclinaison de thèmes en  $-\bar{e}$ - (accusatif  $-\bar{e}m$ ). Mais on ne comprend guère comment les thèmes en consonne eussent pu influencer les thèmes en  $-\bar{a}$ -. Au contraire, tout s'explique, si on admet qu'il y a eu en celtique une déclinaison régulière en  $-\bar{e}$ - (nom.  $-\bar{e}$ , gén.  $-\bar{e}-s$ ), apparentée sémantiquement à la déclinaison régulière en  $-\bar{a}$ -, en tant qu'elle comprenait des noms abstraits et des noms collectifs. On comprend aisément qu'une telle déclinaison pouvait se mêler avec la déclinaison synonyme en  $-\bar{a}$ -.

**35.** En lituanien les thèmes en  $-\bar{e}$ - ont été confondus avec les thèmes en  $-j\bar{e}$ -, et il serait très difficile de démêler les uns d'avec les autres. On peut admettre que p. ex. *šlovė* 'gloire' est un thème en  $-\bar{e}$ - pur, cf. le verbe latin *cluē-re*. Le mot slave correspondant est *slava*; on en conclura qu'en slave les thèmes réguliers en  $-\bar{e}$ - pur ont adopté la flexion des thèmes en  $-\bar{a}$ - à cause de la ressemblance sémantique. Cette confusion des déclinaisons en  $-\bar{e}$ - et en  $-\bar{a}$ - est comparable à la confusion des différents types de présents à nasale qu'on trouve dans presque toutes les langues indo-européennes et qui est de même causée par la ressemblance sémantique. L' $-\bar{a}$  slave remplaçant  $-\bar{e}$  se trouve aussi dans *zvėzda* : lit. *žvaigždė* p. 74. Mais la correspondance lit.  $-\bar{e}$  : slave  $-\bar{a}$  n'indique pas toujours un thème régulier en  $-\bar{e}$ -; lit. *gĩrė*, slave *gora* continuent un thème irrégulier en  $-\bar{e}$ -, v. plus haut, p. 65 ss.

de volonté active, de désir ardent. Je suis plutôt enclin à voir dans *tol* un *\*tw-olā* 'enflement'; pour le sens on peut comparer quelques emplois de lat. *tumēō* (*tumens animus*); pour le suffixe cf. gr. *σχιολή* (dont le sens peut presque passer pour le contraire de *\*tw-olā*).

**36.** S'il est vraisemblable qu'il y a eu en indo-européen une déclinaison régulière de monosyllabes et dissyllabes en  $-\bar{e}$ - pur, la dernière question à résoudre est celle de savoir s'il y a eu aussi des thèmes en  $-w\bar{e}$ - et  $-j\bar{e}$ - avec nivellement des alternances vocaliques.

La question des thèmes en  $-w\bar{e}$ - a peu d'importance, et je me contenterai de renvoyer à ce que j'ai dit sur lat. *plēbēs* et lit. *gėrvė* plus haut p. 63 et p. 71.

Quant aux thèmes en  $-j\bar{e}$ - il va sans dire qu'on ne saurait faire aucune objection à l'existence de mots-racines avec cette terminaison. Le mot latin *quiēs* en serait un exemple, s'il fallait croire que l'abl. *quiē* chez Afranius etc. et le composé *requiēs*, *requiem*, *requiē* représentent l'ancienne flexion et que *quiētem*, *quiēte* en représentent une transformation. Le thème nominal serait alors identique à la racine de *quiē-vī* et de l'adjectif *quiē-tus*; le  $-s$  du nominatif *quiēs* serait à expliquer de la même manière que la désinence de *spēs*, v. p. 75. Du reste, on repousserait l'exemple, que le type resterait vraisemblable.

**37.** Ce qui pourrait être contesté, c'est la question si la déclinaison régulière en  $-(i)j\bar{e}$ - a été productive. Je crois devoir répondre par l'affirmative. On ne saurait y opposer le témoignage négatif de l'indo-iranien et du grec. Car il va sans dire que l'indo-iranien ne peut rien enseigner à cet égard à cause de la confusion de l'ancien  $\bar{e}$  avec l'ancien  $\bar{a}$ ; et si nous n'avons pas attaché une importance décisive à l'absence en grec de la déclinaison régulière de mots dissyllabes en  $-\bar{e}$ - pur, nous ne pouvons guère attacher plus d'importance à l'absence dans la même langue de la déclinaison régulière en  $-(i)j\bar{e}$ -. Et les faits latins me semblent être concluants. On sait que le latin nous présente



une assez longue série de noms abstraits dérivés en *-iē-s*: *aciēs*, *faciēs*, *perniciēs*, *effigiēs*, *māteriēs* etc. Nous avons vu que le paradigme de ces mots ne peut être une transformation du type *dēvī* (i.-e. nom. *-ī*, *-ja*, gén. *-jā-s*) ni du type *σοφία* (i.-e. nom. *-ijā*, gén. *-ijā-s*). Il est vrai que quelques-uns de ces mots peuvent reposer sur une transformation du type *πεινα* (nom. *-ī*, *ja*, gén. *-jē-s*); mais sans doute on n'a pas le droit d'admettre cette origine pour toute la catégorie. C'est donc le plus vraisemblable que nous avons ici la continuation d'un paradigme indo-européen nom. *-ijē*, gén. *-ijē-s*. La désinence *-s* du nominatif latin sera une innovation sous l'influence du type *vātēs* (cf. ce que nous avons dit de *plēbēs*, *spēs*, *fidēs*, *quiēs*). Le flottement entre la cinquième et la première déclinaison dans *māteriēs*: *māteria* etc. est tout simplement la conséquence du sens identique ou à peu près identique des suffixes *-jē-* et *-jā-* de la déclinaison régulière. Il est significatif que ce flottement ne se rencontre que dans les mots dont l'analyse morphologique était facile; on a *māteriēs*, *luxuriēs*, *dūritiēs* et *māteria*, *luxuria*, *dūritia* etc., mais on n'a qu'une forme dans *glaciēs*, *bēstia* etc. C'est là une preuve ultérieure du caractère non-phonétique du flottement. Cf. ombr. *auie* 'augurio', *iouie* 'juvenes', *iouies* 'juvenibus' (Buck, A Grammar of Oscan and Umbrian, p. 132 s., v. Planta II p. 54 s.).

**38.** Il semble qu'on trouve des traces de la déclinaison régulière en *-(i)jē-* dans les inscriptions ogamiques. C'est ce qu'a signalé M. Thurneysen, IF XXXIX 202, en renvoyant à une inscription bilingue (Eglwys Cymmun, Pays de Galles) où *Avittoriges* est le génitif celtique d'un nom de femme dont le nominatif est rendu en latin par *Auitoria*.

**39.** Sans doute un nombre assez considérable des substantifs lituaniens en *-ė* sont des thèmes en *-(i)jė* réguliers, p. ex. *žėmė*, v. sl. *zemlja* (cf. pour le sens lat. *māteriēs*).

Enfin je cite le type de noms abstraits tokharien représenté par B *kselñe*, A *ksalune* 'nirvana' etc. Dans mon travail Le groupement des dialectes indo-européens (dans ces Meddelelser XI 3) p. 24 j'ai déjà dit que ce type semble supposer plutôt *-jė* que *-jā*. En effet, ce que nous savons jusqu'ici de la fin de mot du tokharien ne nous donne aucune occasion à croire que *-jā* se soit développé autrement que *-ā* quant à la qualité de la voyelle (cf. *aiššeñca*, *luwa* dans mon travail p. 28, p. 53, 54). *-jė* semble donc être la seule reconstruction possible pour le type *kselñe*, qui par conséquent remonté ou bien au type nom. *-ijė*, gén. *-ijė-s* ou peut-être partiellement au type *πεῖρα* (nom. *-ī*, gén. *-jė-s*).

**40.** Nous croyons donc pouvoir maintenir que les thèmes en *-ē-*, bien que moins nombreux que les thèmes en *-ā-*, ont pris part, en indo-européen, à tous les paradigmes des thèmes en voyelle longue. La cinquième déclinaison latine représente le paradigme des thèmes réguliers en *-ē-*.

#### NOTE

P. 43. Mon article se trouvait déjà dans l'imprimerie quand j'ai reçu ZfcPh. XVI 2, où, à la page 277 s., on trouve une palinodie de M. Thurneysen quant à la théorie des thèmes celtiques

en *-ū*. M. Thurneysen pense à présent que le paradigme de *mucca* repose sur un thème féminin en *-u-* tombé sous l'influence des thèmes en *-ā-*. Mais je trouve peu vraisemblable que le genre féminin aurait pu causer un tel changement de paradigme, et le vocalisme du nom. acc. plur. *mucca* ne milite pas en faveur de la nouvelle théorie de M. Thurneysen, vu qu'il ne concorde ni avec la flexion des thèmes en *-ā-*, ni avec la flexion des thèmes en *-u-*.

Ce que je puis admettre, c'est que le type déjà existant nom. *-ū*, gén. *-wā-s* a pu absorber non seulement les mots en *-ū-s*, gén. *-uw-os* qui ont dû exister, mais aussi quelques thèmes féminins en *-u-* (et en *-us-*, gén. *-us-os*).

## INDEX

## Sanskrit.

*addhā* 72  
*amū-ś* 43  
*amba* 27  
*aham* 48<sup>1</sup>  
*uśās* 23, 25  
*āna-s* 32, 34  
*giri-ś* 66 s.  
*gōśaṇi-ś*, *gōśā-s* 53<sup>1</sup>  
*gnā* 29  
*ĵajñi-ś* 33  
*ĵani-ś* 29  
*ĵāta-s* 33, 71  
*ĵā-s* 71  
*ĵāspati-ś* 71<sup>1</sup>  
*tanū-ś* 43  
*līrodhā* 72  
*tuviśvaṇi-ś* 51  
*durdhā* 72  
*dhāmadhā-s* 67  
*dhi-ś* 35  
*nadi-ś* 35, 38<sup>1</sup>  
*napli-ś* 35, 38  
*padavi* 71  
*padavi-ś* 35, 71  
*panhā-s* 53 s., 63 s.  
*purōgā-s* 50  
*praĵā* 71  
*pralimā* 72

*psā* 8, 72  
*bāhu-ś* 24<sup>2</sup>  
*bhrū-ś* 43  
*manōĵā-ś* 43  
*manthā-s* 53, 63 s.  
*mayōbhū-ś* 43  
*mah-* 48  
*mahat-* 49, 51  
*mahā-* 47  
*mahānt-* 49, 51  
*mahi* 27<sup>1</sup>, 47  
*mēdhā* 72, 77<sup>2</sup>  
*rathī-ś* 35, 40  
*rathēśthā-s* 50  
*lakṣmi-ś* 36<sup>1</sup>  
*viç-* 64  
*vṛki-ś* 35  
*vēça-s* 64<sup>2</sup>  
*çaçi* 23  
*çraddhā* 72 s.  
*çri-ś* 35  
*çvaçrū-ś* 41  
*çvā* 26  
*sakhā* 22<sup>1</sup>  
*sānu-ś* 24  
*sudhā* 72  
*suprajās* 71<sup>1</sup>, 74  
*sumēdhās* 77<sup>2</sup>  
*sūnara-s* 33<sup>1</sup>  
*sānu-ś* 23 s.

*sūnṛtā* 33<sup>1</sup>  
*sōmapā-s* 55<sup>1</sup>  
*strī* 17  
*snuvhiṣ*, *snōś* 24  
*svadhā* 72  
*haryati* 73  
*hrī-ś* 35

## Avestique.

*azdā* 72  
*maz-* 48  
*mazdā* 72  
*panṭā*, *paṅō* 64<sup>1</sup>  
*zrazdā* 73

## Arménien.

*air* 33<sup>1</sup>  
*hun* 65  
*mec* 49

## Albanais.

*gur* 67  
*i maḍ* 49  
*i paḍḍε* 65<sup>1</sup>  
*uḍε* 65<sup>1</sup>

## Slave.

*r. bezputnyj* 65<sup>1</sup>  
*bogynji* 30

*chlebũ* 48<sup>1</sup>  
*gora* 66, 79  
*gospodi* 71<sup>1</sup>  
*p. guiazda* 74  
*młniji* 30  
*r. neputnaja sila* 65<sup>1</sup>  
*pați* 64  
*r. rasputnyj* 65<sup>1</sup>  
*slava* 79  
*svekry* 41, 44  
*viši* 64  
*zemlja* 82  
*zvězda* 74, 79

## Lituanien.

*alidė, aludė* 74  
*arklidė* 74  
*avidė* 74  
*avietė* 13  
*didė* 12  
*galvidė* 74  
*gervė* 71, 80  
*girė* 14, 65 ss., 79  
*girėnas* 66  
*karvidė* 74  
*laikyti* 11, 12  
*mentė* 64  
*peludė* 74  
*pilis* 24<sup>2</sup>  
*pradžia* 14, 74  
*šlovė* 79  
*valia* 13  
*versis* 62<sup>1</sup>  
*viespats* 64  
*žemė* 13, 82  
*žinia* 13  
*žuvis* 44  
*žvaigždė* 74, 79  
*žvakė* 60

## V. prussien.

*pintis* 64  
*umnode* 74

## Grec.

*ἀγα-* 49  
*ἀδμής* 53<sup>1</sup>  
*ἄημι* 67  
*ἀθάνατος* 33  
*ἄκανθα* 31, 32  
*ἄμαξα* 32  
*ἀνήρ* 33<sup>1</sup>  
*ἄξινη* 36<sup>1</sup>  
*ἀπάτη* 65<sup>1</sup>  
*ἀρή, ἀρημέρος* 76  
*Ἄρης* 69, 76  
*ἄρουρα* 31, 32  
*lac. ἄροσις* 62<sup>1</sup>  
*βίσιος* 20  
*βλοσυρῶπις* 37  
*βορέας* 37, 40, 47, 66  
*βορέην* 66<sup>1</sup>  
*βορεῖον* 66<sup>1</sup>  
*γεγονεῖα* 30  
*γέννα* 31, 32  
*γεωπείνης* 51<sup>1</sup>  
*γλώττα* 30, 36  
*γλωχίς* 36  
*γάα, γύης* 47  
*γυναιμανίς* 68  
*δέσποινα* 31  
*δεσπότης* 71<sup>1</sup>  
*δία* 39  
*δίαιτα* 31, 32  
*δίδομι* 20  
*δίψα* 70  
*δημίτιρα* 31  
*δόξα* 32  
*δοτός* 20

*δρήστιρα* 31  
*δουαίης* 68  
*ἐάων* 43  
*ἐβάθη* 72 n.  
*ἐγώ* 48<sup>1</sup>  
*ἐνπλοκαμῖδες* 37  
*ἐμνίους* 36  
*ἐμῶνα* 32  
*ζαίης* 67 s.  
*ἦχώ* 22, 26  
*θετός* 20  
*θνητός* 33  
*ἴς* 36  
*ισχύς* 43  
*ἴηι* 36  
*ἰχθύς* 43  
*καυστειροῆς* 31  
*κημίς* 36  
*κολοκύνθη* 32  
*κραταίλεως* 46  
*κτεῖς* 22  
*κωκλοτερός* 68  
*Λᾶ* 46, 47  
*ἕαας* 44 ss.  
*Λαοδιάμας* 51  
*ἕατιγξ* 46  
*λένω* 45, 46  
*λίμβόλε* 46  
*λιώλης* 45  
*μέγα* 27<sup>1</sup>  
*μέγας* 47 ss.  
*ἕοτ. Μέννει* 69  
*μέριμνα* 31, 32  
*μετανάστις* 50  
*μύκης* 47  
*μυροπάλης* 51  
*μῶλος* 62  
*νεανίας* 40  
*νέκυσ* 43, 45  
*νεφέληγερέτα* 69

οἶκαθε, οἶκος 64  
 δημοκλή 73 s.  
 ὄργυια 30  
 ὄφρως 43  
 πατήρ 23 s.  
 πάτος 64  
 παῦλα 32  
 πεῖνα 70  
 πῆχυς 24<sup>2</sup>  
 πληθὺς 62  
 πόλις 24<sup>2</sup>  
 πολίτης 27, 40  
 Πολυδάμας 51  
 πόνοτος 64  
 πόροζις 47  
 πότνια 31  
 πρόσβα 42  
 Πριαμίδης, Πριαμῖς 37,  
 47  
 πτέρα 31, 32  
 σιτοπόλις 51  
 σιατός 20  
 σχολή 79 n.  
 ταμίας 40  
 chypr. Τιμάσην 69  
 τόλμα 32  
 τρέχω 48<sup>1</sup>  
 ὑγιηρός, ὑγιής 69  
 ὑπερβόρεος 66  
 ἔς 43  
 ἑσμίνη 36  
 Φέρης 69  
 φθίνω 48<sup>1</sup>  
 φοῖβος 74  
 χαρά 76  
 χορή 8, 73  
 ὠμοβρώς 53<sup>1</sup>

## Ombrien.

auic 81

herter 73  
 iouie, iouies 81

## Osque.

Kerri 76

## Latin.

acies 81  
 agricola 51 s.  
 alienus 18  
 ambages 58  
 anas 52  
 apis 57, 58, 59  
 ascia 36<sup>1</sup>, 70  
 avia 70  
 bestia 81  
 caedes 57, 59, 77<sup>2</sup>  
 caelicola 52  
 canis 57, 59  
 Ceres 57, 76  
 collegibus 52<sup>1</sup>  
 compages 58  
 contages 58  
 cornicen 17  
 despero 74  
 dies 6 s., 14  
 effigies 81  
 exspes 74  
 faces 59, 60  
 facelus 60  
 facierum, facies 15, 81  
 famelicus, fames 58  
 fides 8, 76 s.  
 foeniseca 52  
 genetrix 16  
 glacies 81  
 grus 71  
 heredipeta 51  
 hosticapas 52 s.

impubes 77<sup>2</sup>  
 indigena 52, 55  
 indoles 78  
 jenuarius 18  
 ludicrus 57  
 lues 58  
 magnus 49  
 materies 16 s., 81  
 moles 58, 62, 77<sup>1</sup>  
 molestus 62  
 neptis 35, 38  
 nubecula 58  
 nubes 6, 7  
 paricida(s) 52 s., 59  
 pernicies 81  
 plebecula, plebejus 58  
 plebes 7, 58, 59, 62,  
 70 s., 80  
 pons 64  
 proles 58, 78  
 proletarius 58  
 pubes (subst.) 58, 77<sup>2</sup>  
 pubes (adj.) 57, 77<sup>2</sup>  
 quies 15, 80  
 requies 80  
 res 6 s., 14  
 ridiculus 57  
 sacerdos 55<sup>1</sup>, 75  
 sedes 7, 8, 57, 78  
 socrus 43, 44<sup>1</sup>  
 sordes 75  
 specierum 15  
 spes 15, 74 s.  
 strues 58  
 suavis 16, 35  
 suboles 58, 78  
 sus 43  
 terrigena 52, 55  
 transfuga 52  
 triens 18

*vates* 57, 58, 60  
*verres* 62<sup>1</sup>  
*vicus* 64<sup>2</sup>  
*vis* 36  
*volucris* 57  
*vulpecula* 58  
*vulpes* 59

## Irlandais.

ogam. *Avittoriges* 81  
*ben* 28, 78  
*dub* 42  
*éc* 45  
*fáith* 60 s.  
*feibe, fiu* 43  
*lie* 46  
*mag-lorg* 49

*mucc, mucca* 43, 83  
*tol* 78, 78<sup>1</sup>

## Gallois.

*angheu* 45  
*gwawd* 60  
*maon* 49

## Gaulois.

*ođátetis* 60 s.

## Germanique.

g. *aqizi* 36<sup>1</sup>, 70  
 g. *haiþi*, v. n. *heiðr* 70<sup>1</sup>  
 v. n. *ljósta* 46  
 g. *mikils* 49

v. n. *mjok* 47  
 v. n. *Óðinn* 61<sup>1</sup>  
 v. n. *óðr* 60, 61  
 g. *qens* 29  
 g. *wans* 32, 33  
 v. angl. *wōd* 61  
 v. angl. *wōð* 60  
 v. h. a. *wuot* 61  
 v. h. a. *Wuotan* 61<sup>1</sup>

## Tokharien.

A *ksalune*, B *kselúe* 82  
*māka* 49

## Hittite.

*me-ik-ka-eš*, *me-ik-ki*  
 49

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
I. Les opinions jusqu'ici émises sur la cinquième déclinaison (§ 1. Rask. § 2. Bopp, Schleicher. § 3. La nouvelle période de la linguistique. § 4. Brugmann. § 5. Sommer; Meillet et Vendryes) . . . . .	3
II. Les difficultés qu'on éprouve à se passer de la théorie de thèmes nominaux en <i>-ē-</i> en lituanien et en latin . . . . .	10
III. Les principes de la déclinaison indo-européenne (§ 8. Les fins de thème. § 9. La forme du nom. sing., en <i>-s</i> et sans <i>-s</i> ; les alternances vocaliques) . . . . .	18
IV. Les différents types de thèmes en voyelle longue et spécialement en <i>-ā-</i> (§ 11. Type <i>vaçá</i> . § 12. Type <i>dēvī</i> . La loi de Per Slomann. § 13. Type <i>nadī-s</i> . § 14. Les différents types de thèmes en <i>-wā</i> . § 15. <i>λάας</i> . § 16 <i>γύγης</i> etc. § 17. <i>μέγας</i> . § 18. <i>purō-gā-s</i> , <i>tuvī-švaņiš</i> . § 19. <i>mānthā-s</i> , <i>pānthā-s</i> ) . . . . .	26
V. Les différents types de thèmes en <i>-ē-</i> (§ 20. <i>indigena</i> . § 22—24. Type <i>vātes</i> , lit. <i>žvākė</i> , <i>meñtė</i> , <i>girė</i> , sanskr. <i>mānthā-s</i> , <i>pānthā-s</i> . § 25. <i>ζαής</i> , <i>ὄγιγης</i> . § 26. Noms propres grecs en <i>-ē-</i> . § 27. L'explication de <i>δίψα</i> , <i>πεινά</i> donnée par M. Cuny. § 28—31. Mots-racines en <i>-ē-</i> sans <i>-s</i> au nominatif en sanskrit, grec, lituanien; lat. <i>spē-s</i> , <i>sordē-s</i> . § 32—35. Noms dissyllabes réguliers en <i>-ē-</i> pur; lit. <i>šlovė</i> . § 36—39. Noms réguliers en <i>-wē-</i> et <i>-jē-</i> après consonne; lit. <i>žėmė</i> . . . . .	55
Note . . . . .	82
Index . . . . .	84



# HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

## DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

### 5. BIND (KR. 14.90):

Kr. Ø.

1. SARAUW, Chr.: Niederdeutsche Forschungen I. Vergleichende Lautlehre der niederdeutschen Mundarten im Stammlande. 1921 13.50
2. POULSEN, FREDERIK: Vases grecs récemment aquis par la Glyptothèque de Ny-Carlsberg. Avec 11 planches. 1922. .... 6.40

### 6. BIND (KR. 12.15):

1. CHRISTENSEN, ARTHUR: Textes Ossètes. Avec un vocabulaire. 1921 4.50
2. Les dialectes d'Awromān et de Pāwā. Textes recueillis par ÅGE MEYER BENEDICTSEN, revus et publiés avec des notes et une esquisse de grammaire par ARTHUR CHRISTENSEN. 1921 ..... 4.00
3. OHRT, F.: De danske Besværgelser mod Vrid og Blod. Tolkning og Forhistorie. 1922. .... 7.70

### 7. BIND (KR. 12.00):

1. HAMMERICH, LOUIS L.: Zur deutschen Akzentuation. 1921 ..... 10.40
2. SCHÜTTE, GUDMUND: Jysk og østdansk Artikelbrug. 1922 ..... 5.60

### 8. BIND (KR. 16.00):

1. ARNIM, H. v.: Xenophons Memorabilien und Apologie des Sokrates. 1923 ..... 6.65
2. NYROP, KR.: Études de grammaire française (17. Remarques étymologiques. 18. Note sur le pronom démonstratif. 19. Notes lexicographiques). 1923 ..... 1.00
3. Das niederdeutsche Spiel von Theophilus. Kritische Ausgabe von CHR. SARAUW. 1923. .... 2.00
4. ØSTERBERG, V.: Prince Hamlet's Age. 1924. .... 2.10
5. POULSEN, FREDERIK: Delphische Studien. I. Mit 28 Tafeln. 1924 9.60

## 9. BIND (KR. 12.75):

Kr. ø.

- |  |      |
|--|------|
| 1. Glossae medicinales. Edidit J. L. HEIBERG. 1924.....  | 3.00 |
| 2. BLINKENBERG, CHR.: Le temple de Paphos. 1924.....   | 1.25 |
| 3. ISAAC TZETZAE de metris Pindaricis commentarius. Edidit A. B. DRACHMANN. Adiecta est tabula phototypica. 1925.....  | 4.60 |
| 4. NYROP, KR.: Études de grammaire française (20. Une rime de J.-M. de Heredia. 21. Accord fautif. 22. Pronoms réfléchis. 23. Pronoms allocutoires). 1924..... | 1.15 |
| 5. KRISTENSEN, MARIUS: „Nokkur blöð úr Hauksbók“. Et færøsk håndskrift fra o. 1300. Undersøgt og bestemt med hensyn til dets sprogform. 1925.....              | 2.50 |
| 6. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le règne du roi Kawādh I et le communisme Mazdakite. 1925.....   | 4.00 |

## 10. BIND (KR. 12.20):

- |   |      |
|---|------|
| 1. SARAUW, CHR.: Niederdeutsche Forschungen II. Die Flexionen der mittelniederdeutschen Sprache. 1924.....                                | 9.00 |
| 2. SARAUW, CHR.: Zur Faustchronologie. 1925.....  | 3.00 |
| 3. Papyrus Lansing. Eine ägyptische Schulhandschrift der 20. Dynastie. Herausgegeben und erklärt von AD. ERMAN und H. O. LANGE. 1925..... | 4.25 |

## 11. BIND (KR. 13.20):

- |   |      |
|---|------|
| 1. CORTSEN, S. P.: Die etruskischen Standes- und Beamtentitel, durch die Inschriften beleuchtet. 1925.....                        | 5.00 |
| 2. Das Weisheitsbuch des Amenemope aus dem Papyrus 10,474 des British Museum herausgegeben und erklärt von H. O. LANGE. 1925..... | 4.50 |
| 3. PEDERSEN, HOLGER: Le groupement des dialectes indo-européens. 1925.....  | 2.00 |
| 4. BLINKENBERG, CHR.: Lindiaka II—IV. 1926.....   | 2.50 |
| 5. PEDERSEN, HOLGER: La cinquième déclinaison latine. 1926.....   | 3.60 |

## 12. BIND:

- |  |       |
|--|-------|
| 1. PALLIS, SVEND AAGE: The Babylonian <i>akitu</i> Festival. With 11 plates. 1926..... | 15.60 |
|--|-------|

## 13. BIND:

- |  |       |
|--|-------|
| 1. BLINKENBERG, CHR.: [Lindiaka V] Fibules grecques et orientales. 1926..... | 15.00 |
|--|-------|